



Anne Hébert

PHOTO SOPHIE BASSOULS

Fragile et grande Anne Hébert

Lise Gauvin

DANS SON APPARTEMENT parisien du 5^e arrondissement, à quelques pas de Notre-Dame, Anne Hébert, 75 ans, toujours aussi parfaitement belle et fragile me reçoit avec la générosité d'une grande dame tout simple. L'appartement donne sur un jardin. On se croirait à la campagne, en plein cœur de Paris, tant tout ici respire l'harmonie, la douceur. Anne Hébert vient de publier un roman, *L'enfant chargé de songes*, troublante incursion dans le domaine de l'enfance, avec une action se déroulant à Duchesnay puis à Paris. Un livre dont l'intensité émotive ne faiblit à aucun moment et qu'on lit d'un trait. Bientôt suivra un nouvel recueil de poèmes.

Publier, elle me l'avoue, en fin d'entrevue, demeure à ses yeux quelque chose d'effrayant. Avoir livré le plus profond de soi-même, et le retrouver tout à coup sur la place publique. Pas facile!

De Julien, le héros de son livre, Anne Hébert parle comme d'un vieil enfant, un adulte réfugié dans des souvenirs et dans ses rêves. L'homme qui « débarque » à Paris a beau avoir la quarantaine sonnante et des cheveux gris mêlés à sa tignasse ébouriffée, il ressemble à un petit garçon effrayé qui quitte sa mère pour la première fois.

— Ne peut-on voir en Julien un proche parent de François, le héros de la nouvelle *Le torrent*?

— Dans les deux cas, je raconte l'histoire d'un fils démolé par sa mère. Mais François était beaucoup plus violent, plus d'une pièce, et il avait subi les foudres d'une marâtre. La mère de Julien dégage de son côté une douceur féroce qui enveloppe comme une fumée, comme un tissu vaporeux.

— Cette mère se substitue-t-elle à la vie de l'enfant?

— L'enfant vit en fonction d'elle, de la joie et de la présence qu'il lui ap-

porte. Elle ne se met pas à son écoute, mais cherche encore à étreindre un nourrisson quand Julien est devenu un adolescent, puis un homme.

— Ici, comme dans toute votre oeuvre, l'eau, la rivière sont omniprésentes. Êtes-vous fidèle à quelques images fondamentales?

— L'eau, la terre, mais aussi le soleil et la nature en général font partie de mon imaginaire parce que j'ai été marquée très jeune par une vie à la campagne, au bord de l'eau.

— Une nature pas toujours seréine?

— La nature est ambivalente, jamais étale. Il y a des calmes plats puis des marées d'équinoxe. Ça bouge.

— Vous glissez toujours des rap-

portés de tomber dans l'abstraction. Rien de moins concret, de moins visible que le travail d'un écrivain. C'est un métier très austère, très dépourvu, pas spectaculaire du tout. Au cinéma, par exemple, combien de films ont été réalisés sur des artistes qui ne montraient jamais l'essentiel de cette confrontation avec l'oeuvre, mais faisaient de l'anecdote autour?

— Quels sont les lieux propices à votre écriture?

— J'ai besoin d'être tranquille, sans téléphone ni mouvement autour de moi, de pouvoir me concentrer, avec des livres à portée de la main. J'aime un lieu très fonctionnel: une table et puis la paix.

— On a l'impression que vous vous appropriez Paris à travers le

« Écrire au Québec, c'est un phénomène de résistance et de défense. La jeunesse lit de moins en moins. En France, les enfants de mes amis ne consultent que les ouvrages imposés par le programme scolaire. La galaxie Gutenberg fout le camp. »

pels d'écrits antérieurs sous forme de citations, de phrases qui constituent autant d'intertextes. Votre oeuvre était-elle déjà présente, en creux, dans vos premiers textes?

— Je crois que les publications de jeunesse contiennent vraiment un noeud fermé ce qui va suivre.

— De Julien, on dit au début que « l'état de songe risque de l'anéantir », puis à la fin que « le songe est à nouveau devant lui ». N'y a-t-il pas renversement?

— Julien se fait peut-être des illusions. Il croit qu'il va épouser Aline, avoir un enfant, qu'il ne sera plus en marge, mais planté dans le monde. Tout cela reste ambivalent. Vit-il un songe? La question est posée.

— Peu de personnages d'écrivains traversent votre oeuvre. Un seul, dans *Héloïse*. Pourquoi?

— En incarnant la vie d'un auteur,

regard de Julien. Qui a-t-il de vous même dans son éblouissement?

— Éblouissement? non. La première rencontre de Julien avec Paris n'est pas facile. En ouvrant ses volets, il voit repêcher un noyé. Il se dit que la ville en est une où les gens se noient, et l'aborde sous le signe de l'inquiétude. On est loin du Paris de ses rêves, celui des albums d'art avec des monuments bien nettoyés et isolés, sans voitures et sans foule autour. Il mettra du temps avant de se laisser gagner par la ville, tant sa condition d'étranger le dérange. Entre Paris et lui, il y a une sorte de frontière.

— Vous avez choisi d'écrire à Paris, mais Paris apparaît peu dans votre oeuvre, pourquoi?

— À Paris comme ailleurs, je peux travailler pourvu qu'il y ait une pièce
Voix page D-4 : Hébert

Rocambole sorti de l'ombre

ROCAMBOLE

Les exploits de Rocambole
Tome 1
et *La résurrection de Rocambole*
Tome 2
Préface de Laurent Bazin.
Éd. Robert Laffont.
Coll. Bouquins. 1600 p.
Alain Charbonneau

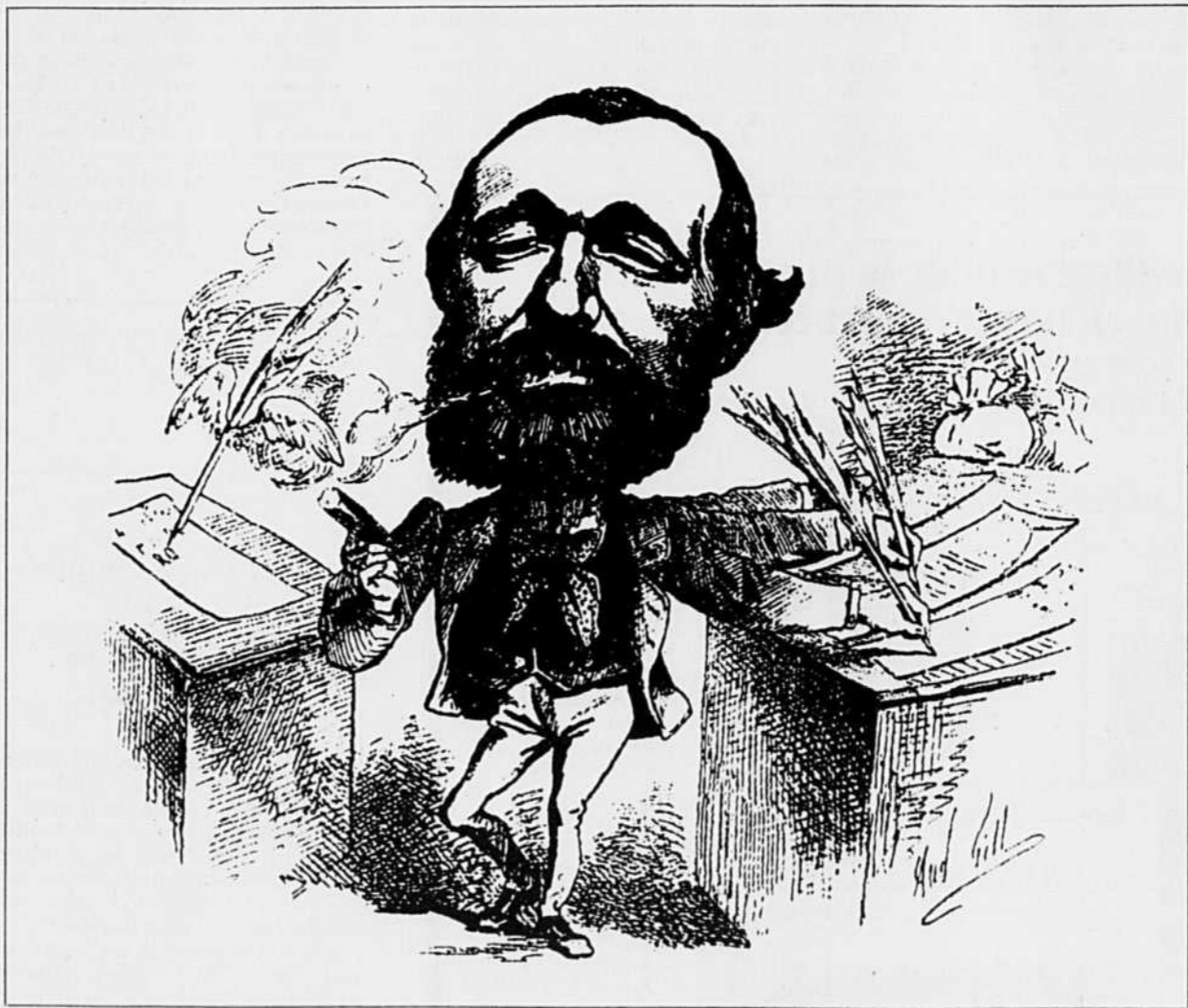
QUI FUT, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle français, l'auteur le plus lu de son vivant? Ce n'est pas Victor Hugo, ni Zola, ni Flaubert, ni Maupassant. Dumas peut-être? ou alors les Goncourt? pas George Sand, tout de même? Non, trois fois non. L'écrivain le plus populaire du second Empire, celui dont plus d'un million de lecteurs de journaux dévorait chaque semaine les intrigues et les drames, se nommait... Ponson du Terrail, Paul Alexis de son prénom, né vicomte et mort après avoir porté pendant plus de 20 ans le titre de maître incontesté du roman-feuilleton.

Si le nom ne vous dit rien, ni sans doute les divers sobriquets (Poncif du Terrail, Tronçon du Poitrail, Bonbon du Séraïl, Porcinet du Bétail) dont l'affublement des contemporains facétieux, jaloux de son succès, c'est que ce romancier de zone grise a eu l'insigne privilège d'être enterré par le héros qu'il a lui-même créé, de sombrer dans l'oubli le plus complet tandis que la langue française, toujours friande de néologismes, forgeait sur le nom de sa créature la plus légendaire un mot parfaitement nouveau, passé depuis dans l'usage courant: rocambolesque. Définition: « extravagant, qui est plein de rebondissements invraisemblables et de péripéties inattendues ». Un adjectif que Diderot aurait certainement adopté pour son *Jacques* et

Cervantès traduit pour son *Quichotte*.

À tout seigneur, tout honneur! La collection Bouquins a eu l'excellente idée de rendre à Rocambole ce qui est à Rocambole, en rééditant les troisième et quatrième volets des *Drames de Paris: Les exploits de Rocambole* et *La résurrection de Rocambole*. Histoire de nous rappeler que né de lui, l'adjectif aujourd'hui employé à toutes les sauces ne va comme un gant qu'aux rocamboles de ce personnage haut en couleur, ancêtre de Fantômas et d'Arsène Lupin, un peu moins fantastique que le premier et un peu moins gentleman que le second. Sorti de l'ombre où le tenait la France de papier lorsque temps, le voici donc à nouveau sur pieds, écoutant derrière les portes, soudoyant valets et soubrettes, tuant, volant, mentant comme il respire et trichant comme il expire. Possédé avec ça du génie des apparitions imprévues et maîtrisant comme nul autre l'art des déguisements et des maquillages trompeurs. Jamais autant qu'avec Rocambole la fin n'aura justifié de moyens si nombreux et si peu moraux: « Si le diable me réclame jamais ses honoraires pour les services qu'il me rend, j'aurai un fameux compte à régler avec lui ». Malgré tout, fort sympathique, le bonhomme.

La lecture ou relecture de Ponson du Terrail n'est bien entendu pas une affaire de découverte. Plutôt une épreuve sportive. Dans les voies tracées par Eugène Sue et Frédéric Soulié, son oeuvre se situe juste en deçà de ce qu'on appelle communément la littérature. N'empêche que je défie quiconque, une fois appâté, de ne pas courir après le fil de l'intrigue comme le lièvre après une carotte. Le cycle entier constitué de vaste engrenage où, des bas-fonds de Paris aux châteaux en Espagne, s'enchaînent à rythme d'enfer, assassinats, empoisonnements, stratégies



La Lune, 24 février 1867, caricature de Ponson du Terrail par André Gill.

de séduction, séquestrations, folies passagères ou incurables, duels, traquenards et mensonges honteux. Pour le lecteur, impossible de reprendre son souffle: un coup de théâtre n'attend pas l'autre, et la dernière phrase d'un chapitre vous amarré immanquablement aux pre-

miers mots du chapitre suivant. Très vite vous vous sentez pris dans un entonnoir de récits emboîtés et d'histoires en cascade. Lecture tonique, comme une course à obstacle.

Évidemment, ce n'est pas une leçon de style. Iconoclaste de l'imparfait et exterminateur de la descrip-

tion, du Terrail sacrifie tout à la dynamique du feuilleton: avec lui, les événements défilent au passé simple comme une pellicule dans un projecteur à 24 images-seconde. Les invraisemblances à pleines pages sont constamment battues en neige par
Voix page D-4 : Rocambole



Quand la Chine s'éveillera...

Alors que tout le bloc de l'Est basculait avec le communisme, alors que ces pays, émergents de leurs chaînes, se sont bâtis une écriture neuve, vivante, et qui souvent dénonce, la littérature chinoise est demeurée un instrument de l'idéologie marxiste, la seule acceptable, la seule acceptable. Mais quelques voix percent le baillon. André Girard fait un survol d'une histoire littéraire marquée par la censure.
Page D-4

Les sources de Spinoza

1492: l'année ne célèbre pas que la découverte de l'Amérique, mais sonne aussi en Espagne le décret d'expulsion des Juifs non convertis au catholicisme. Pour les parents du philosophe Baruch Spinoza commence l'exil au Portugal d'abord, puis à Amsterdam, où la communauté juive rayonnera économiquement. Mais ces persécutions condamnant souvent un peuple au mensonge et la duplicité ont eu un impact sur la conception du monde de Spinoza, explique Heinz Weinman. Hérétique à la foi de ses pères, il fut le premier à parler d'une citoyenneté juive non axée sur la religion.
Page D-5

Les caricatures de SERGE CHAPLEAU

- Un nouveau magazine
- Plus de 68 caricatures
- Une pièce de collection

En vente en kiosque

4,95 \$



UN REGARD UNIQUE SUR LES CÉLÉBRITÉS QUÉBÉCOISES

Ce n'est pas toujours drôle. C'est toujours touchant. Et c'est au fond très rassurant. Tant qu'il y aura des Chapleau, la sainte et saine Grogne se portera bien.

Georges-Hébert Germain

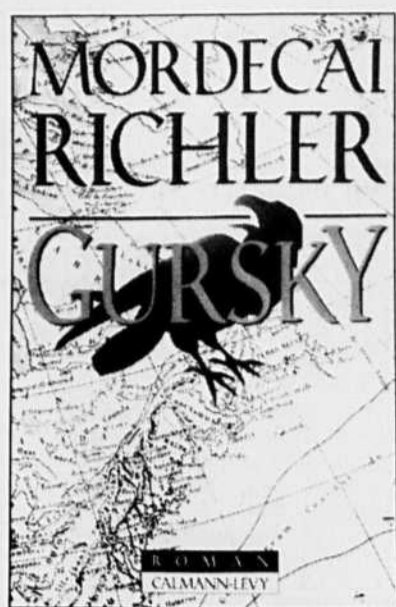
L le plaisir des
Livres

Mordecai et nous

Odile Tremblay
▲ Entre les lignes

En temps normal, la sortie en traduction française d'un nouveau roman signé Mordecai Richler serait passée presque inaperçue au Québec. Comme pour ses ouvrages précédents, tous publiés à Paris et salués par la salve de la critique française qui, à la suite de l'anglophonie, célébrait un écrivain majeur de réputation internationale. Mais ici, à Montréal, dans la ville où il a toujours vécu, du côté de la clôture francophone, seule une poignée d'érudits et quelques amateurs éparés connaissent sa prose. Le plus illustre des auteurs canadiens-anglais n'est pas prophète en son pays.

Évidemment, cette année, tout a changé. Depuis que l'écrivain s'est permis dans un essai, dans ses propos aussi, d'attaquer avec violence les Québécois, depuis que son racisme nous est tombé en pleine poire, nombreux sommes-nous à vouloir percer à jour celui que toute une province se plait désormais à tant haïr. Coup fumant de publicité de sa part ? Peut-être. Une chose est certaine : l'intérêt pour Mordecai Richler a grimpé chez nous comme un cours de la Bourse en folie. Et il est certain que son roman *Gursky* gagnera à cette agitation une armada de lecteurs. Malgré ses 600 pages, malgré l'aspect un peu fouillis de cette brique quelque peu échevelée, malgré, malgré...



Personne ne met en doute le talent littéraire de Mordecai Richler. L'auteur d'origine juive manifeste une force de frappe dans le dialogue, dans la description, dans l'art de camper une action. Sa prose est une énergie et une avalanche. Fresque extrêmement dense et foisonnante, *Gursky* raconte la vie d'une riche famille juive de Westmount (avec un d). Les grosses demeures à flanc de montagne de la métropole québécoise fourmillent de querelles d'alcôves, d'histoires de jalousie et d'argent qui sont le pain quotidien des Gursky; tous descendants d'Ephraïm, tous plus ou moins hantés par le fantôme de l'oncle Salomon, cet ancien ami d'Al Capone qui devait apporter une richesse douteuse à la tribu avant de disparaître dans des circonstances

mystérieuses. L'intrigue, ou plutôt le nid d'intrigues qui donne la vedette à une dizaine de Gursky excentriques à travers quatre générations et le dédale de leurs amitiés, se déroule un peu partout sur le globe, mais surtout à Montréal et dans le Grand Nord. Des Inuit sont de la partie, convertis au judaïsme par un nouveau Messie.

Les époques, les milieux se confondent. Richler interroge l'intégrisme religieux, le sexe, le pouvoir. Son projet romanesque embrasse beaucoup, mal étreint parfois. Son immense mérite est de sortir le Québec de son orbite d'étouffement et de le présenter comme un point de contact en communication avec d'autres, de lui insuffler de l'air. Mais l'écrivain ne parvient pas vraiment à creuser les caractères de ses très nombreux personnages. Ceux-ci demeurent insaisissables. L'action déboule à un rythme effréné. On a à peine le temps de connaître les protagonistes qu'ils ont été remplacés par d'autres. Ce qui confère à *Gursky*, en même temps qu'un élan de vertige, un caractère chaotique pas toujours maîtrisé. Mais la traduction est assez faible et ne rend sans doute pas justice à l'oeuvre. Et puis, bien sûr, il y a les flèches empoisonnées décochées à notre endroit...

Certains ont cru que les récents propos haineux proférés par l'écrivain dépassaient sa pensée. Ou qu'il s'amusa à nous insulter par amour du sport, en quelque sorte. Eh bien, il n'en est rien. Mordecai Richler déteste vraiment les Québécois francophones. Pour des raisons qui remontent peut-être à sa prime enfance quand, ais-je lu

quelque part, il était de toutes les batailles de rue entre Juifs et « Frogs ». Si *Gursky* n'a pas le conflit anglo-franco pour thème, celui-ci resurgit ici et là comme le fil de l'auteur. Page 192, par exemple : « Des Canadiens-français arrogants voudraient que les enfants des anglophones qui les avaient battus dans les plaines d'Abraham parlent leur langage, un patois qui faisait dresser les cheveux sur la tête des vrais Français ». Ou encore, sautant à pieds joints dans le mépris : « Si vous venez cinq meubles à trois cent cinquante dollars à un Canadien-français, expédiez-lui en seulement quatre, et encore dépareillés et de qualité inférieure, il ne s'en plaindra pas, il est probable que c'est la première fois de sa vie qu'il va dans une vraie boutique (...) » Les Québécois francophones du roman sont tous décrits comme des porteurs d'eau incultes et mal dégrossis : une sous-race. Dans *Gursky*, un « wasp » soupire. « Heureusement, nous ne vivrons pas assez longtemps pour voir le Canada devenir un pays abâtardi ». On sent flotter au-dessus de ses paroles le spectre du séparatisme, de l'immigration en masse des cultures « inférieures ». Richler épouse ici, avec violence parfois, les intérêts de la minorité riche, anglaise et « westmontaise » (qu'il décrit pourtant dégénérée) mise en scène dans cette saga puissante et embroussaillée d'une grande famille juive agrippée à ses privilèges.

☆☆☆
Gursky, Mordecai Richler, traduit de l'anglais par Philippe Loubat-Delranc, Paris, Calmann-Lévy, 1992, 610 p.

LA VITRINE DU LIVRE

HISTOIRE DES FEMMES

Tome V : Le XXe siècle
Georges Duby
Michelle Perrot
Éd. Plon
444 pages

Le Ve tome de cette ambitieuse histoire des femmes a été dirigé par François Thébaut qui, pour mener à terme son mandat, a fait appel à l'expertise ou à la science d'une vingtaine de collaborateurs travaillant au sein des plus prestigieuses universités du monde occidental. Les sujets traités par l'équipe de Mme Thébaut ? La nationalisation des femmes; femmes, création et représentation; les grandes mutations du siècle; enjeux et paroles de femmes.

LE SCÉNARIO

DU FESTIN NU
David Cronenberg
Éd. Christian Bourgois
126 pages

David Cronenberg réalisa *La mouche*, puis *Les faux semblants*. L'an dernier, enfin, ce fut *Le Festin nu* tiré du roman de William Burroughs. Dans sa présentation du scénario, le traducteur français Brice Mathieussent estime que « cette adaptation remarquable de fidélité et de liberté témoigne d'une complicité rare entre un écrivain et un cinéaste ». Page 81 : « Ah, eh bien, Joan était un cas particulier. Joan faisait partie du corps d'élite des mille-pattes ».

LA RÉVOLTE À DEUX SOUS

Bernard Clavel
Éd. Albin Michel
264 pages

Après sa suite nordique, Bernard Clavel est passé aux aventures urbaines et populaires. Le « petit peuple », le monde des travailleurs, des artisans, voilà ce qui passionne aujourd'hui Clavel. Son nouveau roman, c'est ni plus ni moins que la révolte des Canuts lyonnais vu par Pataro. Cette *Révolte à deux sous*, c'est l'aventure au ras du bitume. Page 178 : « Travaillez bien, père Reniard. Trouvez l' moyen de nous accommoder de la République. On risque de l'avoir pour une paie ! ».

L'HIVER DES RATTS

Alexandre Terekhov
Éd. du Rocher
255 pages

Gratchov est étudiant à Moscou. Il vit dans un foyer universitaire. Il boit. Il boit tant qu'il voit des rats partout. « Ils grouillent dans la pénombre, se glissent jusqu'à son lit. Délire paranoïaque ? Gratchov fuit sa folie morbide à travers la ville. Des tunnels du métro aux cloîtres de l'institut, de la cantine suintante aux salles de lecture, il retrouve toujours les visages immuables des conversations creuses, l'hébéte idolâtre de la salle vidéo... » *L'hiver des rats*, c'est le roman du désespoir des jeunes Russes.

MAISON NIKOLSKAÏA

Auteurs russes contemporains I
Éd. du Rocher
262 pages

La *Maison Nolskaïa* est un recueil de nouvelles écrites par de jeunes écrivains russes proches de la revue *Znamia*. Sur la page de garde, il est

indiqué que « la plupart d'entre eux sont inconnus en France, leur univers n'est pas moins : pérégrinations grotesques et sérieuses à travers la réalité soviétique en compagnie d'intellectuels timorés, de juifs ratiocinateurs, de délinquants, d'informateurs, de communautés irréductibles... »

LE BONHEUR TSGIGANE

Ilia Mitrofanov
Éd. du Rocher 167 pages

Né en 1946 dans cet espace où la Moldavie rencontre la Roumanie, Ilia Mitrofanov en décrit, dans tous ses romans, toutes les coutumes, toute la culture. Dans ce *Bonheur tsgigane*, Sabine, jeune tsgigane elle-même, raconte sa vie, raconte sa malchance. Page 51 : « Je voulais aller à Odessa. Mais pas en hiver. En été, on peut se promener rien qu'en robe. En hiver, on porte un tas d'habits. En hiver, les gens sont plus vieux qu'en été ».

PRENDS GARDE AU LOUP

Yann Queffelec
Éd. Julliard 275 pages

À quoi bon grandir ? C'est ce que se demande Toni le héros du nouveau roman de Queffelec. Le petit Toni est amoureux de sa cousine Maï. « Assez orgueilleuse pour faire de lui, au fil des années, un être solitaire, écorché vif, jaloux, dissimulé. Il finit par inspirer la méfiance à tous ». Page 116 : « Dix ans, songeait Toni... Il faudrait bien dix ans pour lui casser l'orgueil, à cette garce. Le compte à rebours était lancé. Il déchira le kimono subtilisé dans la sacoche ».



LE LIVRE GUINNESS DES RECORDS 1492

Le monde à l'époque de Christophe Colomb
TF1 Éditions 192 pages

En cette année où les ouvrages sur Christophe Colomb abondent, il fallait bien s'attendre à ce que l'équipe du livre des records nous propose les records de 1492. Un exemple ? *Le plus grand manuscrit* : En 1492, c'était le *Codex Gigas*, Bible écrite au XIIe siècle en Bohême, actuelle Tchécoslovaquie. Avec ses feuillets de 90 cm x 50 cm, c'est le plus grand livre en parchemin (fait de peau d'animal).

— Serge Truffaut

Au-delà de la mer

LITTÉRATURE JEUNESSE

Yolande Lavigne

CHRISTIANE DUCHESNE vient de gagner le Prix du livre M. Christie avec *Bibitsa ou l'étrange voyage de Clara Vic*. Le roman précédent, soit *La vraie histoire du chien de Clara* lui avait valu le prix du Gouverneur Général en 1990 et le prix Alvine-Bélisle en 1991. Ce n'est pas tout : la voici, en 1992, sélectionnée parmi les 30 meilleurs auteurs du monde, choisie par un jury international, pour *Bibitsa...*, avec un nom sur la Liste d'honneur de l'IBBY International. Elle est invitée à recevoir cet hommage à Munich en septembre, même lieu et moment d'attribution que le prix Hans Christian Andersen.

Donc beaucoup de reconnaissance en peu de temps. Il faut dire que Christiane Duchesne a 20 ans de métier. Au cours des années 70, elle apportait un bon vent d'originalité, d'humour et de fraîcheur à une littérature qui n'osait pas trop s'affirmer : *Le loup, l'oiseau et le violoncelle, L'enfant de la maison folle, Lazaros*

Olibrius, ça vous dit quelque chose ? Au début, elle illustrait ses albums elle-même, l'art était stylisé et la mise en page avant-gardiste. Curieuse, productive, elle n'arrête pas d'écrire, de traduire, de réécrire, comme ce fameux *Victor* qui fut d'abord un scénario de film et qu'on vient d'éditionner chez Québec-Amérique.

Petit roman allégorique, *Victor* illustre une perception de l'ordre de l'univers à travers les sens et montre comment le recours à l'imaginaire peut aider à résoudre de gros problèmes. Victor, le héros, est légèrement déficient; même grand, il ne sait écrire que son nom et demeure persuadé que la terre est plate. Il partage sa bicyclette et les belles histoires qu'il invente avec les enfants du facteur et se donne beaucoup de mal pour éviter que madame Belon ne tombe dans le vide, une fois arrivée au bout de la terre. Car elle finira bien par le gagner son voyage autour du monde... à force de remplir tous les coupons de participation !

Un paysage quelque part dans Charlevoix, les champs, les collines, la falaise, le large fleuve et un chemin de fer. Il n'en faut pas plus pour transporter le lecteur au coeur d'une



histoire qui le mène plus loin que la mer et bien au-dessus de la terre. En compagnie de Victor, il verra le Pouchkin passer, et repasser en sens inverse, sur le fleuve qui coule en bas. Avec Victor, il sera bouffé par la luminosité, le souffle

mouillé et les odeurs de la mer, comme si lui aussi la découvrait pour la première fois. Comme on s'avance vers quelqu'un qui nous aime, Victor marche dans les premières vagues, souriant, heureux d'entendre ce bruit dans son oreille.

Après Istanbul et les Îles grecques de Clara Vic, l'auteur avait le goût de montrer que chez nous aussi le paysage peut avoir quelque chose de sensuel, d'exotique; tout est dans la qualité du regard. Elle dit encore avoir eu beaucoup de plaisir à ajouter des détails, à crémier son récit de souvenirs d'enfance, comme l'atelier de rembourrage de madame Belon et l'incroyable boule de verre, la plus belle chose du monde que Victor ait eu en cadeau...

Christiane Duchesne, c'est une force de l'écriture, tranquillement constituée, contre vents et marées. D'Istanbul à Saint-Fidèle, elle trace des chemins complexes entre la vraie vie, la perception aiguës qu'elle en a et les mille et une vies de sa famille de personnages. Un style éblouissant des couleurs vives et de la générosité de l'enfance. Des odeurs subtiles et des idées dentelées de poésie. À lire *Victor*, il me vient la tentation de comparer son art de raconter à celui dont fait preuve Félix Leclerc dans *Le fou de l'île* ou Gilles Vigneault dans le récit qui prête son titre au *Bois de marée*.

Dénatalité, vieillissement de la population, récession, chômage, violence... Vous en avez assez?
Alors lisez le dernier rapport du Conseil des affaires sociales.



25 \$
Agir ensemble suggère des pistes de solutions, des actions à entreprendre afin de relancer l'ensemble du Québec sur la voie du développement.



17 \$
Deux Québec dans un propose une nouvelle vision du développement global, axée sur la croissance démographique, sociale et économique, sans création d'inégalités.



25 \$
Un Québec solidaire propose l'établissement d'un nouveau pacte social dont le but ultime est l'amélioration des conditions de vie des citoyens et des citoyennes du Québec.

La série est offerte à un prix spécial de 53,60 \$

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur
Gaëtan Morin Éditeur, C.P. 180, Boucherville (Québec), J4B 5E6
Tél.: (514) 449-7886 Téléc.: (514) 449-1096

Philosophe rebelle

JOURNAL D'UN PATRIOTE (1837 et 1838)

Jean-Philippe Boucher-Belleville, Édition Guérin, 176 pages, 1992
Clément Trudel

LE JOURNALISTE et instituteur Jean-Philippe Boucher-Belleville avait la plume acérée. Surnommé le *philosophe*, il eut une destinée intimement mêlée à celle des Patriotes de 1837-1838 avant de terminer ses jours en ermite, à Saint-Rémi. Ce « cultivateur et homme de lettres » - il écrivit deux traités sur la langue française, un sur la langue latine et un *Dictionnaire des barbarismes et des solécismes*... - fut probablement enterré « sous le gros noyer » de sa ferme, en 1874. Sa rupture avec l'Église remontait à l'époque où le haut clergé courtoisait le pouvoir anglais. On lui attribue une lettre comminatoire, anonyme, adressée le 6 juin 1838 à Mgr J. J. Lartigue, évêque de Montréal.

C'est à l'enseignant Georges Aubin que l'on doit la publication tardive, chez Guérin, de deux manuscrits de Boucher-Belleville retrouvés par M. Aubin à la bibliothèque Saint-Sulpice de Paris. À l'endos d'un des feuillets du manuscrit, quelqu'un a écrit qu'il s'agit du même Boucher-Belleville qui s'est joint aux « prédicants suisses » de Saint-Rémi.

Ces textes disent les causes de la



rébellion et les conditions de détention de ce journaliste qui fut arrêté à Bedford (décembre 1837) alors qu'il tentait de gagner les États-Unis. Il était de ceux qui avaient prôné la constitution d'un gouvernement provisoire. Il fut libéré en juillet 1838, non sans avoir craint d'être exilé aux Bermudes.

Cette prose indignée et précise se lit sans effort. Boucher-Belleville est un témoin qui exerce les shérifs. M. de Saint-Ours, en charge de la « prison neuve » du Pied-du-Courant, avait une politesse venue « par contrebando des États-Unis », écrit-il; le shérif avait, en de rares moments, des attentions particulières pour les prisonniers politiques qui, peut-être, pourraient à leur tour devenir shérifs! Et le shérif de l'Île-aux-Noix est à ses yeux un « monstre », ce qui l'autorise, par contraste, à signaler l'humanité de simples soldats qui partagent leur repas avec les détenus. L'auteur, dont Jean-Joseph Gi-

rouard a fait le portrait en prison, a la griffe dure pour tout bureaucrate acquis aux menées « machiavéliques » des Anglais, pour les délateurs qui font souvent fortune en livrant à la « justice » un concurrent en affaires. Sa hargne est particulièrement tenace envers le conseiller législatif Debartzch « détesté surtout pour avoir établi un journal anticana-dien » et envers les officiers supérieurs anglais.

Cette publication permet de corriger l'erreur que fait le prestigieux *Dictionnaire biographique du Canada* quant à la date exacte de sortie de prison de Boucher-Belleville. Elle jette aussi, dans sa chronologie, un éclairage utile sur la suspicion où l'on tenait toujours Boucher-Belleville au moment de lui confier la direction de *L'Aurore des Canadas*, un journal qui avait plutôt tendance à se montrer conciliant avec le pouvoir ecclésiastique et politique.

Les notes de Boucher-Belleville n'étaient, semble-t-il, pas destinées à la publication. Une partie du manuscrit retrouvé n'est pas de la main de l'auteur et aurait été recopiée peu de temps après sa rédaction. On y relève la rivalité entre les Fils de la liberté et le Doric Club, sur un fond de sagesse politique qui fait dire avec regret au journaliste que « la célérité est l'arme la plus puissante que puissent employer les insurgés ». Les tractations menées avec Lord Durham par certains prisonniers, par personne interposée, sont ici décrites en détail (l'amnistie décrétée par Durham fut niée plus tard par Londres). L'on sent toujours, chez les Patriotes, la préoccupation de ne pas être entraînés à des « aveux », d'être traités avec la dignité due à des prisonniers politiques qui n'ont jamais été jugés. À cette époque, il n'y avait pas encore, hélas, d'Office des droits des détenus.



Bohringer blues

TERRAINS VAGUES

Michel Dallaire, roman, Montréal, vlb éditeur 1992, 119 pages, 14,95 \$

Jacques Allard

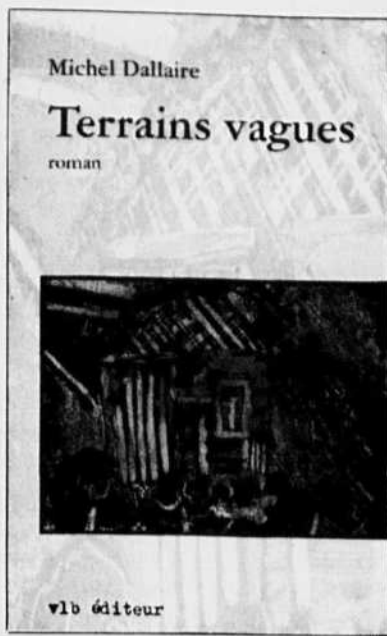
ELLE N'ARRIVE pas à s'attacher à son pays, à s'ancrer dans la vie. Dans la trentaine, elle ne songe ni à Dieu ni à Diable. A rejeté la famille oppressante, l'oncle salace, le village. N'a alors que l'impression (un peu courte) d'avoir les pieds dans la merde. A trop vécu dans ses lectures. Cherche une prise sur le réel. Du côté de l'ailleurs, « la seule patrie possible » (p. 15). Avec son ami-amant Sacha, lui aussi divorcé de l'existence, commence une sorte de « nowhere » en Europe et dans l'écriture.

Elle tient son journal pendant leur flânerie en Europe. Sera-ce encore un de ces récits amoureux de lui-même ? Un remake du narcissisme fin de siècle ? Le roman contemporain détourne souvent le discours amoureux qu'il offre à la lecture. Et, depuis sans doute 1950, il a fréquemment aplati le personnage, étreint la sauce descriptive jusqu'à cet onanisme technique, cette complaisance, dont *La maison rouge du bord de mer* (Coriveau 1992) offre un exemple récent. Il n'en va pourtant pas de même dans les *Terrains vagues*

de Michel Dallaire, même si la forme choisie du discours intime aurait pu conduire au plus cru de l'âme. En donnant la parole à une franco-ontarienne, le jeune écrivain de Sudbury (formé en études québécoises à l'Université d'Ottawa) a plutôt choisi la pudeur et l'ellipse métaphysiques. Le voyage de la narratrice anonyme conduit d'abord dans un Amsterdam d'hôtel et de bars rock (peu convaincant), puis on se retrouve dans un Paris d'arrière-cour maghrébine, pour aboutir sur une Côte d'Azur, onirique.

La route suivie est lamine, déconnectée comme toute mélancolie en voyage. Et le texte qui s'étale ainsi par petites phrases n'a rien à voir avec la troublante sournosserie d'Agota Kristof. Elles se disposent plutôt en décroché, à la façon de certains poèmes en prose d'autrefois. À la fin, un fantôme patient semble prendre son envol : Bohringer, le Français tant aimé, met en scène le récit de la femme qui dit maintenant écrire, depuis des mois, son « histoire », sans doute celle que l'on vient de lire. Comme si l'accomplissement textuel et existentiel était à la fois français et cinématographique. « Silence, on tourne ! » sont les derniers mots du clap romanesque.

Ce blues pour Bohringer est-il un « roman initiatique », comme on l'écrit en quatrième de couverture,



en signalant que l'ouvrage a remporté le nouveau Prix Jacques-Poirier, lors du dernier Salon du livre de l'Outaouais ? Va pour le cinéma, puisque les images fugaces de ce texte évoquent justement le synopsis. Mais en quoi serait-il initiatique ? Où se trouvent les références de ces pérégrins ? Dans la musique de l'adolescence, pendant les années 70 : Harmonium, Beau Dommage, Offenbach, Corbeau, Plume, les Beatles,

Morrison, Joplin, Dylan... mais sont aussi relevés les événements du fameux octobre 1970. On est surtout renvoyé au temps des études de lettres et de cinéma. Au temps béni mais perdu des professeurs, de leurs grilles et de leur savoir. Mais où conduisaient leurs propositions sur le texte, l'âme et le peuple ? Ailleurs, en toute nostalgie.

Entendrons-nous ici la petite musique de l'époque ? Je pense au chant fin de siècle qui monte déjà dans *L'hiver de force* (Ducharme, 1973) ou plus tard dans *Notturmo indiano* (Tabucchi, 1984), tous terrains vagues du temps et de l'espace. Celle qui rêve ici à Bohringer dit : « Vive en exil, par choix. Quitter un pays qui n'existe pas, que la méthode invente, réinvente sans cesse. Décomposer l'univers. Faire sauter l'histoire. Me dire je t'aime et y croire, même si je me sens stupide. (...) Me dépasser pour mieux me connaître. Foncer, tête basse. Les yeux baissés ». (p. 76-77).

Cette vision d'une franco-ontarienne exprime-t-elle la génération actuelle des 30 ans ? On est porté à le croire, même si son expression reste inchoative, sans l'ironie violente des personnages de Ducharme, sans la résonance de ceux de Tabucchi. Discrètement datée (nous sommes au printemps 1991), la chronique paral-

tra aussi assez fraîche pour certaine Québécoise. Car en choisissant le monde et un exil prospecteur, elle rappelle que « les petits milieux rapetissent tout, à commencer par les hommes », tout en signalant que cette phrase est du chanoine Groulx... On remarquera encore qu'en France, la narratrice se voit comme « la négresse blanche du Nouvel-Ontario » et garde sa langue dans sa poche comme lorsqu'elle était entourée d'Anglos.

Est-ce pour cela qu'elle écrira finalement pour le cinéma, elle qui associait déjà ses bonheurs aux images de la bière moussée à la télé ? Dure et dure la bataille des mots au Canada-Québec. Vivement les images ? En voici une autre (image), pour terminer, qui a trait à la condition francophone : *Les yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun que lit la narratrice raconte l'histoire d'un enfant qui s'exila pour aller à la découverte de Paris. M. Dallaire (par son héroïne) prétendrait-il suivre cet exemple maghrébin ? Voilà qui fait contraste au moment où l'on affirme que la capitale culturelle du Québec et du Canada français, c'est Montréal (1).

1 — Voir Resch, Yannick, directeur, *Marseille-Montréal, centres culturels cosmopolites*, Paris, L'Harmattan, 1991, 286 pages.

Ti guidou pack sac

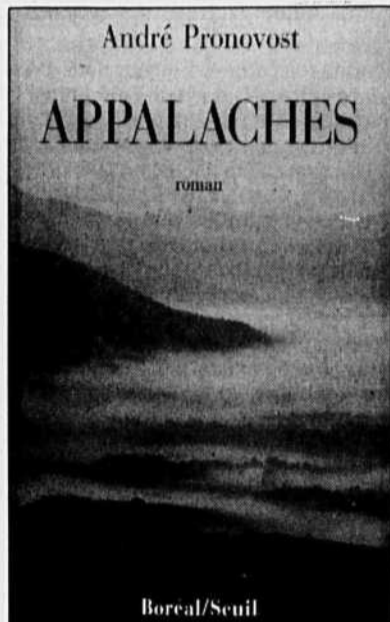
APPALACHES

André Pronovost, Montréal/Paris, Boréal/Seuil, 1992, 336 pages

Pierre Salducci

SI VOUS FAITES encore partie de ceux pour qui évasion est synonyme de *Tracking au Népal*, vous n'y êtes plus du tout ! L'évasion aujourd'hui est presque à notre porte. C'est le sentier de l'Appalachian Trail, (l'A.T. pour les habitués) qui parcourt tout l'est des États-Unis, de l'Alabama à l'État de New-York, et que sillonnent pendant des mois des « thru-hikers » de tous bords et de toutes origines, comme le fait le personnage principal de *Appalachies*, le second roman d'André Pronovost.

Malgré un programme aussi prometteur qu'ambitieux (« Me griser comme jamais d'air pur et de liberté, briser mes fers et échapper aux errements de ma génération... »), le roman de Pronovost se révèle pourtant très décevant. La taille du projet qu'il souhaite couvrir (plusieurs mois de marche, d'expériences et de rencontres diverses) l'oblige à évoquer plutôt rapidement toutes les étapes de son cheminement, si bien que son aventure se réduit très vite à toute une succession de noms de lieux et de personnes que l'on n'a jamais le temps de découvrir tout à fait. C'est très frustrant, très superficiel et aucun événement n'atteint jamais la moindre profondeur. Peut-être au-



rait-il mieux valu en dire moins mais mieux. Ainsi dans *Appalachies*, ce qui aurait dû être une véritable exploration se transforme en une course stérile au mille et au kilomètre, au point que Pronovost lui-même est obligé de conclure au deux tiers de son entreprise : « Cela me peinait de reconnaître que mon voyage, et dès lors ma vie, avait tourné à un calcul de milles frôlant l'absurde et l'obsession ». Moins pénible pour lui que pour le lecteur !

Le pire dans *Appalachies*, c'est le ton boy-scout qui colle au récit du dé-

but à la fin. Tout est beau et gentil dans l'univers de Pronovost. Le moindre déjeuner aux oeufs et bacon devient une expérience humaine unique, tandis que chaque anecdote d'agriculteur semble digne des annales d'un livre d'histoire. Chacun s'aime beaucoup et tout de suite car tout le monde n'a que de nobles sentiments, on s'appelle frère et sœur, on se déclare des amis à la vie à la mort à peine se connaît-on et, pour sceller le tout, on va faire des concours de « à qui va pisser le plus loin » sous la lune entre deux bières. De plus, littéralement obsédé par une Amérique mythique et réinventée, Pronovost nous impose en permanence toutes sortes de sentences plus ou moins éculées et réalistes sur sa vision des États-Unis qui — à part quelques-unes — sont de véritables platitudes, tout à fait arbitraires et insoutenables.

Que André Pronovost ait ressenti le besoin de raconter son aventure sur l'Appalachian Trail est tout à fait légitime car c'est là effectivement une expérience dont on peut s'enorgueillir, mais qu'on ait donné à ce récit le statut de roman est en revanche tout à fait contestable car rien dans *Appalachies*, ni dans le style, ni dans la structure, ni dans l'évocation des personnages, ne va dans le sens d'un roman. Il existe des collections de témoignages et d'explorations géographiques dans lesquelles ce livre aurait incontestablement trouvé une place plus justifiée et plus appropriée.

Autodérision

BEAUTÉ ROUGE

Roger Magini Balzac, 1992 140 pages

Louis Cornellier

LES GRANDES oeuvres littéraires, comme le rappelle le plus récent essai du romancier péruvien Mario Vargas Llosa, sont celles qui nous permettent d'atteindre, insidieusement et du bout des doigts, « la vérité par le mensonge ». Il en existe d'autres, peut-être moins grandes mais tout aussi importantes, qui, délaissant les sentiers minés de la connaissance, n'ont de prétention que celle qui consiste à entraîner le lecteur dans un univers personnel apte à divertir et à faire rire intelligemment, d'où leur nécessité.

Le petit roman que vient de faire paraître Roger Magini, directeur des éditions Balzac, se situe ouvertement dans la deuxième catégorie. Sec, désopilant et construit avec soin, *Beauté rouge* contribue de belle façon à la relance de cette maison qui semble, depuis quelque temps, travailler avec ardeur afin de se tailler une place respectable sur le marché du livre québécois.

Sorte d'anti-polar concocté à la sauce humoristique, ce livre retient l'attention tant par son style extrêmement nerveux que par son intri-

que finement menée. Un écrivain à l'esprit plutôt égaré, Rogers MacGinnis, recourt aux services d'un privé sur son retour, Gesualdo Ramenero, dans le but d'éclaircir un pan sombre de sa vie qui tire son mystère d'un enchevêtrement entre littérature et réalité. Un roman écrit 20 ans plus tôt et dont le noeud consistait en une sordide histoire de meurtre aurait été à l'origine du problème. C'est une critique, on sait jusqu'à quel point ils sont capables de tout pour attirer les regards, qui a vendu la mèche : les atrocités de *Saint Cooperblack*, le roman incriminé, contiendraient les éléments nécessaires à l'élucidation d'un véritable assassinat double commis à Cooperblack Mountains. L'écrivain est donc le coupable. Le procès aura lieu et il sera acquitté. Mais, 20 ans plus tard donc, MacGinnis revient à la charge. Que lumière soit faite !

Beauté rouge est le récit de cette enquête. De Montréal à Rome, en passant par le lieu du crime, le narrateur Ramenero traque les fantômes de ceux que tous croient morts, mais qui sont vivants. Les lecteurs perspicaces l'ont déjà remarqué, Magini y utilise le procédé plutôt irritant du roman dans le roman. *Saint Cooperblack* est un livre qu'il a publié en 1986 (aux herbes rouges) et le nom de son personnage-écrivain est une variation à l'américaine du sien. Toutefois, la tournure qu'il donne à cette mécanique relativement usée est passionnante. Loin de s'identifier au seul personnage qui représente sa doublure fictive, Magini investit aussi celui du privé en lui donnant le rôle de narrateur. Il peut ainsi se regarder à travers la lorgnette d'un autre (qui est encore lui-même) et rire allègrement d'une facette de sa personnalité plutôt burlesque lorsque regardée froidement, c'est-à-dire celle d'écrivain à petits tirages qui se croit vedette : « Vous ne pouvez pas vous figurer le coup de fouet que ces 167 lecteurs m'ont donné, non, ce n'est pas possible... (..) Je faisais mon entrée dans le royaume des écrivains, fier comme Artaban et heureux tel un prince de Numidie devant le nez de Cléopâtre... »

Par sa construction intelligente, la vigueur de son intrigue, la précision de la langue et une maîtrise constante dans l'art de l'auto-dérision, le *Beauté rouge* de Roger Magini ressemble à certains films légers de Woody Allen au niveau du ton d'ensemble. Son principal mérite est de nous rappeler qu'il n'est nul besoin d'être grossier pour accéder à la rigolade. Dans le Québec « juste pour rire » qui nous envahit, le message mérite d'être entendu.

La nouvelle en panne d'inspiration

NOUVELLES FRAÎCHES,

Numéro 8, Montréal, 1992, 82 p. Pierre Salducci

ON OUVRE toujours les recueils de nouvelles issus de concours littéraires avec une certaine angoisse mêlée de curiosité. En effet, on peut s'attendre au pire comme au meilleur. Tout dépend de la qualité des textes soumis et de la capacité des membres du jury à séparer le bon grain de l'ivraie, ce qui est moins simple qu'il n'y paraît.

Pour la huitième année consécutive, l'équipe de *Nouvelles fraîches* — composée d'étudiants en études littéraires à l'UQAM — lançait l'hiver dernier son nouveau concours de nouvelles, réservé aux membres du réseau de l'Université du Québec. Les 10 textes lauréats viennent d'être publiés dans la revue du même

nom : *Nouvelles fraîches no 8*. Cette fois-ci, le jury du concours était composé de trois écrivains : Louis Hamelin, Jean Pierre Girard, Chantal Gamache (également professeure), et de trois étudiants en études littéraires de l'UQAM.

Malheureusement, *Nouvelles fraîches 8* ressemble à peu près à *Nouvelles fraîches 7*, qui ressemblait déjà à peu près à *Nouvelles fraîches 6*, etc. Les années passent et se ressemblent. Même fascination pour le sang, la violence ou la mort que dans *Les Saisons théoriques* de Nina de Pierre André, dans *Anne ma sœur* de Isabelle Crépeau, dans *Les Faits du réel* de Berthe Roland, ou dans *Les Charognards* de Marie-France Prévost. Même humour adolescent inventant des situations abracadabrantes qui ne font même pas sourire, comme dans *Les Exterminateurs de rêves* de Mario Cha-



rette ou *La Voie du maître* de Denis Sauvé. On retrouve même à l'occasion — mais pourquoi pas ? — les mêmes auteurs et les mêmes lauréats d'une année à l'autre.

Le plus surprenant dans *Nouvelles fraîches* n'est pas « ce qu'on y

trouve » mais plutôt « ce qu'on n'y trouve pas ». En effet, si on songe qu'il s'agit là de la production de jeunes intellectuels dont certains ont même suivi un cursus en création littéraire, on ne peut que déplorer profondément l'absence d'une inspiration vraiment originale, d'un style totalement maîtrisé et de tous ces petits riens qui donnent sa personnalité à l'écriture. Force est de constater, en réalité, combien la tenue générale est faible et combien les contenus sont ternes.

Dans ce marasme inquiétant, seul « Je danse, tu bois, il git » de Jacques Audet pourrait prétendre s'attribuer quelques-unes de ces qualités qui font cruellement défaut à l'ensemble du recueil. Il est d'ailleurs regrettable que le jury ne lui ait pas octroyé une meilleure place dans son classement. En effet, dans ce conte cruel, Jacques Audet plonge remarquablement, avec des phrases fortes et des images choisies, dans la douleur d'une certaine pauvreté affective et sociale. On ne peut oublier les adolescents qu'il nous présente et, grâce à son texte, la lecture de ces *Nouvelles fraîches no 8* apparaît moins décourageante à défaut d'être franchement enthousiasmante.



Allez ! Faites du vent, pas du ventre. Quand on est bien, on est plus beau.

À vous de jouer.



LÀ OÙ VOUS RISQUEZ LE PLUS DE TROUVER plus de 100 000 titres sur tous les sujets

1246 rue St-Denis

LANGUES OBSCURES

NICOLE BROSSARD

Nicole Brossard
Langues obscures
Coll. Poésie (inédits)
59 pages 10,95 \$

« Brossard, poète, entre avec joie dans le territoire de l'innommable et du silence. Par ses jeux de mots, elle met en lumière les ressorts inavoués de la langue... »

Louise H. Forsyth

France Théoret
Étrangeté l'étreinte Coll. Poésie (inédits) 109 pages 14,95 \$

Bloody Mary (poésie 1977-1984) Coll. TYPO 195 pages 12,95 \$

« ... [une] écriture remuante... : peu de textes nous poussent aussi loin jusqu'à cette séduction extrême où nous avons l'impression que le sens — et le sens commun — glisse sous nos pieds, se dérobe. »

Louise Dupré, *Stratégies du vertige*

ÉTRANGETÉ, L'ÉTREINTE

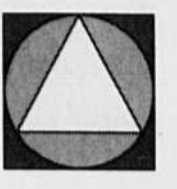
FRANCE THÉORET



ÉCOLES LOGIQUES

LA FORMATION FONDAMENTALE

Tête bien faite ou tête bien pleine?



LOGIQUES ÉCOLES

LA FORMATION FONDAMENTALE
Collectif sous la direction de Christiane Gobier
398 p. — 29,95\$

POUR UN ENSEIGNEMENT STRATÉGIQUE

L'apprentissage de la psychologie cognitive



LOGIQUES ÉCOLES

POUR UN ENSEIGNEMENT STRATÉGIQUE
par Jacques Tardif
475 p. — 34,95\$

LA FORMATION DU JUGEMENT

Peut-on apprendre le jugement?



LOGIQUES ÉCOLES

LA FORMATION DU JUGEMENT
collectif sous la direction de Michael Schleifer
268 p. — 34,95\$

LA LECTURE ET L'ÉCRITURE

Enseignement et apprentissage



LOGIQUES ÉCOLES

LA LECTURE ET L'ÉCRITURE
collectif sous la direction de Clémence Préfontaine et Monique Lebrun
355 p. — 34,95\$

Les livres des Éditions LOGIQUES sont distribués par LOGISQUE C.P. 10, succ. «D» Montréal (Québec) H3K 3B9 Tél.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Voix assourdies de la Chine

LA MÉMOIRE DE L'EAU
Ying Chen
Montréal, Leméac, 1992, 138 pages

SOMBRES NUÉES
Yang Jiang
Traduit par Angel Pino
Paris, Christian Bourgeois, 1992, 96 pages

DIALOGUES EN PARADIS
Can Xue
Traduit par Françoise Naour
Paris, Gallimard, 1992, 180 pages

André Girard



NOUS VOICI dans un des derniers bastions du communisme. En 1989, on a commencé à voir cette idéologie s'effondrer un peu partout, partout sauf en Chine. La sanglante répression de ce printemps-là contraste grandement avec l'émergence d'une nouvelle littérature visible ailleurs (Russie, Albanie, etc.). Depuis 1949, date de la proclamation de la République populaire, la littérature chinoise est un instrument de l'idéologie marxiste, la seule acceptée, la seule acceptable. Et, les autorités n'hésitent pas, si besoin est, à relire d'anciens textes en les mettant au goût du jour. Mao fit ainsi, du Réve dans le Pavillon rouge, une fresque historique sur la lutte des classes,

quand le roman traitait du renoncement au monde et du sentiment de la vanité amoureuse. Soumise aux besoins du pouvoir et à ses campagnes de rectifications idéologiques, la littérature chinoise s'est vu imposer différents thèmes au fil des mouvements politiques du dernier demi-siècle : la transformation socialiste, la campagne anti-droitière, la Révolution culturelle et, récemment, les reprises répétées contre l'idéologie libérale bourgeoise. Précédant la sanglante répression du mouvement démocratique de 1989, une légère ouverture, précaire, vit l'émergence d'une littérature des plaies. Celle-ci dénonçait les excès de la Révolution culturelle. Dans

Sombres nuées, Yang Jiang retrace les débuts de cette période, les années 1966 et 1967. On commençait alors à faire subir aux écrivains humiliations et mauvais traitements, en plus d'exiger d'eux qu'ils confessent leurs « vieilles idées bourgeoises ». Yang Jiang témoigne de sa propre expérience, avec distinction et retenue, sans jamais tomber dans la colère et la rancune. Relatant ses propres persécutions, lorsqu'elle est fustigée à coups de ceinturon ou qu'elle doit hurler, tout en frappant sur un gong. « Je suis une intellectuelle bourgeoise », elle dit simplement : « J'occupais momentanément le rôle de crieur public dans *Lazarillo* ; à

ceci près que j'étais à la fois le criminel et celui qui informe de la nouvelle... Elle est plus soucieuse de voir détruire le seul exemplaire de sa traduction de *Don Quichotte* qu'on lui avait confisqué que de se faire raser la motte du crâne car, dit-elle plaisamment, cela lui faisait « un têt en yin-yang ». Face à une réalité politique désastreuse et terrifiante, où la brutalité le disputait à la dérision, et où l'absurdité ne le cédait qu'au grotesque, Yang Jiang donne un récit intimiste exempt de dénonciation véhémente, mais certes accablant. Ce même ton intimiste se retrouve dans *La Mémoire de l'eau*, premier roman de Ying Chen, jeune Chinoise installée depuis peu à Montréal. À travers le portrait de Grand-mère Lie-Fei, née peu avant 1912, donc avant la chute du dernier empereur, ce sont les trop souvent tristes heures du régime communiste qui sont évoquées. Cette femme eut à subir une opération, demeurée inachevée, visant à rendre ses pieds « beaux comme des fleurs de lotus ». Au gré des idéologies, on vit en elle une victime du féodalisme ou on lui reprocha d'avoir des « pieds féodaux ». « Les modes changent avec le temps, alors que les hommes (et les femmes) demeurent les mêmes, comme ces lotus qui, par nécessité, s'installent éternellement dans la boue en

dépît de l'eau qui coule sans cesse. » *La Mémoire de l'eau* traverse le siècle et s'achève, peu après la fin de la Révolution culturelle, par un départ vers New York. Par ses détails du quotidien et ses portraits des membres de la famille de Grand-mère Lie Fei, Ying Chen s'interroge sur l'existence d'un vrai Chinois. Une réponse nouvelle, une formulation originale se retrouve dans les récits de Can Xue, *Dialogues en pa-*

radis. Cette jeune auteure fait paraître ses premiers textes en 1985. À l'opposé des deux romancières précédemment mentionnées, Can Xue tisse une oeuvre où le quotidien débouche sur des visions hallucinées et des songes noirs. La réalité des jours est ici peuplée d'étranges animaux, de plantes terrifiantes et d'humanoïdes exagérant à peine les traits d'humains déshumanisés. La tragédie chinoise se trouve pour la première fois exprimée crûment.

Andrée MAILLET
▲ choses écrites

Carnet 36

DIMANCHE DES RAMEAUX de 1983. Le Menuet de Debussy (*Petite Suite*) En Bateau : Claire limpide... La musique de Debussy ressortit à l'air du temps, à la nature. La musique est de tous les arts, le plus sensuel — même les sourds profonds perçoivent ses vibrations (et ses rythmes, va sans dire). L'architecture et la danse classique, surtout celle-là : architecture mobile, palpitante, protéenne, sont les arts de l'Esprit par excellence... Danse du faucon et de sa proie chassée, danse nocturne de la chouette, danse de l'aigle des mers, danse des buses entre les cornes pyrénéennes, des tourterelles mauves aux embas du Pélion, du serpent arboricole volant (que j'ai vu de mes yeux vu, et qui me sidéra, dont le souvenir me sidère toutes les fois que j'éprouve le désir d'être sidérée) : il monte aux arbres en rampant à la verticale, louvoyant, tête en l'air ; y chasse ; y pille les nids ; se love dans une fourche ; y fait la sieste allongé sur une branche choisie. Vient un danger d'oiseau amateur de reptiles ! Alors il s'élanche, et dans l'air, par longues répétitions horizontales, rapides, et suivant le courant d'un zéphir, de tout son large, par zig-zag arrondi, il descend tout à l'aise, défie la gravité : il fait du vol à voile, atterrit en douceur, disparaît entre les herbes... comme elles, vert et or. Ai-je perçu dans son oeil comme un sourire astucieux ? J'ai joint les mains ; pensé : merci ! Et danse de la raie géante, raie manta : ses ailes-nageoires aux battements réguliers ; son vol aquatique la mène, cette grande prédatrice, aux proies qu'un effroi sans recours pétrifie...

☆☆☆
Lettres à Lucienne (1) est un roman

d'amour... Un amour-passion, tragique, un amour possible dans les faits connus — impossible pour cause d'incompatibilité entre la réalité et le rêve... Tout Grandbois se ramasse et se ressaisit, rebondit dans ces lettres brûlantes. Elles donnent toutes les clés de l'oeuvre d'Alain Grandbois. Et notre poésie toute entière — celle de la génération égarée, particulièrement, à perdu (le Nord, comme on dit, l'instinct) à les ignorer, à ne pas lire l'oeuvre de Grandbois, toujours moderne (de cela il se moquait !) toujours superbe, toujours imbu de classicisme, fière de ses vraies racines gréco-latines, si tenaces, et les maintenant vivantes. Son jeune frère Jean fut un grand copain à moi que j'ai revu plusieurs fois à Québec après notre « époque » de la Maison Internationale à New-York (quand New-York, la ville, prenait un trait d'union).

1 — L'Hexagone : édition récente de lettres inédites de Grandbois.
☆☆☆
François-Albert Angers sait parler de littérature comme personne : c'est qu'il a suivi les cours de Victor Barbeau aux HEC où Barbeau professait comme il l'aurait fait au Collège de France.
La littérature apprend à penser logiquement. Et lorsque F.A. Angers dit : « le principe de l'autodétermination (...) n'est admis que par rapport à des NATIONS qui, à un moment donné, ont été subjuguées, conquises et assujetties à des institutions politiques qu'elles n'ont pas librement choisies... »
Sa logique est incontournable : on croirait entendre Armand Lavergne, Henri Bourassa, et le chanoine Groulx qui a trouvé en Jean Ethier-Blais un défenseur solide comme le Bouclier Laurentien.
☆☆☆
C'EST LA NATION canadienne-française, c'est le peuple canadien-français, ce n'est pas un peuple québécois qui a été conquis, subjugué, assujéti par les armes et par l'Angleterre en 1759. Et que l'Occupant a tenté d'anéantir à petit feu (faute de pouvoir s'y prendre

autrement). Anéantir ou presque. Assimiler. Assimiler ? L'entreprise va bon train partout au Canada sauf au Québec. Au Canada, ce sera fait ; il s'en faut de 10 ans. Ce n'est pas un hypothétique peuple québécois qui fut conquis, soumis à des mesures subjuguantes, c'est bel et bien un peuple de Canadiens-Français (F majuscule) pour lequel les deux termes du nom composé étaient interchangeables en 1838. À lire dans LA MINERVE et dans d'autres journaux de l'époque, les réponses de nos ancêtres à Lord Durham. Il faut le savoir et le dire : le peuple canadien-français a le droit de se prévaloir des articles de la Charte des Nations Unies concernant le respect dû aux peuples qui veulent s'autodéterminer, et le devoir des Nations Unies est d'appuyer cette revendication, de l'accepter comme juste, légitime et juridiquement valable et acceptable ; d'y donner suite ; d'appliquer blâme et d'imposer sanction aux opposants à cette revendication. Le peuple canadien-français, lui seul, au Québec, a des racines, une histoire, une présence continue, une cohésion et, vivant, comporte tout ce qui constitue une véritable ethnie et une Nation. (Retournez à l'école, M. Bernard Landry).

☆☆☆
LES ÉCRIVAINS ENTRE EUX. Ceci est un autre fragment imaginaire de l'entrevue que Jean Basile se proposait de faire avec moi avant la parution d'un cycle poétique intitulé ÉLOGE DU PRÉDATEUR. Ayant lu le MSS, il me pressait de l'envoyer à l'éditeur. J.B. — Et maintenant, très estimée Andrée Maillet ? A.M. — Je compose pour mon plaisir un bouquet de petits poèmes cueillis dans *L'écouté* (1) de la comtesse Wojciekowska, née Cécile Cloutier. Mes préférences vont à ce qui est japonais de forme, grec de fond — et qui parle d'amour. Et fort bien ! J.B. — Je ne tombe pas des nues... Et ?... Ils sont beaux, donc ? A.M. — Impressionnistes et précis. Techniquement, c'est difficile à faire. Et à citer. Exemple : *L'oreille / À / L'écorce / Allume / Le geste grave de la sève / J'entends un songe monter / Tu es parti. J.B. — J'aurais parié que vous citeriez*

celui-là ! A.M. — Vous avez osé écrire : *La pornographie est l'érotisme des pauvres, l'érotisme est la pornographie des riches*. Rien de porno chez Cécile : de l'érotisme et du meilleur ! Vous avez dit ou écrit une chose inepte ! *Jean Basile* (surnommé Ivan Vassiliévitch) — HA ! HA ! Ne soyez pas odieuse... Sans doute avez-vous noté un certain passage dans le dernier Ethier-Blais ?... A.M. — Le même que vous : le solo de danse du père Langlois sur la glace — *C'était un autre homme qui faisait du patin, les mains derrière le dos et soudain, bras étendus, qui virevoltait et se perdait dans une forêt d'harmonies intérieures, qu'il était le seul à connaître*. Il y a au moins cent passages de cette qualité-là. *Jean Basile* — Oui. Oui. Mais je pensais à un autre. A.M. — Si vous me cherchez, vous ne me trouverez pas ! J.B. — HA ! HA ! A.M. — Le père Langlois et « les camarades » Nisus et Euryale : *leur attachement l'un à l'autre (en tout bien tout honneur)*. Eh ! bien, quoi ? Le père Langlois tout naïvement avait cru bien comprendre. Virgile est néanmoins très explicite : Nisus et Euryale étaient amants. Page 168 et 169 : et Nisus remarquable pour son tendre amour pour l'adolescent. Et à la fin de la course, Nisus, n'oublie pas Euryale, il n'oublie pas ses amours. — Et les pages 308, 309 (2) cette candeur du père Langlois, des filles ne l'auraient pas laissé passer. J.B. — Pour des collégiennes, le père n'aurait probablement pas choisi ce passage de l'Énéide. Je connais bien les Jésuites. Je fus leur élève à Saint-Georges. (à suivre)

1 — Cécile Cloutier : *L'écouté*, poèmes 1960-83. L'Hexagone.
2 — Virgile : *Énéide*, Gallimard 1965.
☆☆☆
LE VISAGE DE CÉCILE
CLOUTIER
Je le regarde bien en face, pose la main sur le côté droit : l'oeil en long, tendre, émerveille par ce qui lui est familier : le clair et le beau du monde... la bonté. Ma paume se déplace à gauche : l'autre regard — toute douceur — mesure et sonde le triste et l'incertain du monde...
— A.M.

« J'AI COMPRIS que la valeur des mots tenait pour moi à leur sens ordinaire et courant, d'échange, et non à un au-delà du sens démiurgique qui les isolerait du reste du langage, et que ma recherche devait se dérouler à travers un rapprochement dramatique des significés plutôt qu'un rapprochement dramatique des sons ». Margherita Guidacci (née à Florence en 1921) date cette réflexion de 1946, année de la publication de son premier recueil. En attribuant cette orientation à la réflexion sur la poésie qu'elle venait d'écrire, et non à quelque intention ou idée préalables, elle plaçait sa poésie à venir dans une perspective vraie : celle qui fait du poète l'élève de ce qu'il a écrit, libéré de l'illusion du public, capable de dégager de sa poésie des principes de fécondité, plutôt que l'exécuteur d'une théorie préalable ou le jouet des hasards de l'air ambiant. Suivent divers recueils entrecoupés de silences, conformément à la règle difficile que le poète s'était fixée de n'obéir qu'à une injonction profonde, étrangère au ludisme, au militantisme, au désir de productivité et à toutes les fadaises équivalentes. Cette conception coupait Guidacci du camp des thuriféraires puérils, prompts à s'enthousiasmer sans discernement pour tout ce qui se donne le nom de poésie, et la rapprochait de quelques poètes à part, notamment d'Emily Dickinson et de Jorge Guillen, qu'elle devait beaucoup fréquenter. De son oeuvre, « l'une des plus denses et des plus secrètes de la poésie italienne contemporaine », selon Bernard Simeone, que peut-on lire en français ? *Neurosuite*, traduit par Gérard Pfister (Arfuyen, 1977) ; *Le vide et les formes*, traduit par le même (Arfuyen, 1979) ; *Le sable et l'ange*, traduit par Bernard Simeone (Obsidiane, 1986), qui présente des poèmes de plusieurs recueils ; *Le retable d'Issenheim*, traduit par Gérard Pfister (Arfuyen, 1987) et maintenant *Sibylles*, traduit par le même. Tous ces recueils sont bilingues. *Le sable et l'ange* présente un poème de 1977, *Croissance*, où l'on peut deviner l'art poétique de Guidacci : *Sois croissance, non construction ! / C'est pourquoi tu as choisi / le parti des racines / contre*

le pavé des rues, fussent-elles impériales. / Ni compas ni règle / ne peuvent mesurer / ton germe obscur. / Ton secret, qu'on le réclame au vent, / à la pluie de Dieu. / Tu es le rameau qui bruit dans la nuit. / Et l'aile d'un ange inconnu. Ce poème est venu tard, 30 ans après le début de l'oeuvre. Ainsi viennent les arts poétiques, engendrés par l'oeuvre elle-même, contrairement aux manifestes qui, faits d'idées préconçues, engendrent des oeuvres fausses dans la mesure où les principes qu'ils mettaient de l'avant y trouvent leur application. *Le retable d'Issenheim* est né d'une visite au musée d'Unterlinden, à Colmar, avec des amis allemands. Guidacci rapporte ainsi l'expérience terrifiante qu'elle fit du retable de Grünewald : « Le polyptyque de Grünewald me fit une impression si forte qu'il me semblait ne pouvoir en soutenir la vue. Je lui tournai le dos, je me mis à regarder les tableaux de Schongauer tout autour de la grande salle du rez-de-chaussée, mais même ainsi je ne me sentais attirée que par le Grünewald, qui en même temps m'effrayait. Il avait ébranlé en moi quelque chose que je devais rééquilibrer ». De là naquirent les 12 poèmes qui portent discrètement la trace de l'expérience bouleversante. De plus d'envergure, d'une maturité et d'un équilibre apolliniens, le dernier recueil donne la parole à 10 sibylles : l'hellénistique, la cimmérienne, la samienne, la libyque, la phrygienne, la persique, l'érythréenne, la tiburtine, la cumaine et la delphique. L'ensemble s'accompagne d'une histoire de la composition de *Sibylles*. Quiconque a fait l'expérience de l'inspiration ne sait pas davantage ce qu'elle est, mais, l'ayant éprouvée, il en reconnaît les contrefaçons malheureuses, parmi lesquelles Guidacci signale l'auto-suggestion. L'inspiration elle-même ne décline pas son origine ; elle ne dit ni le comment ni le pourquoi ; il n'y a de vrai que l'expérience qu'on en fait, sur laquelle aucun commentaire extérieur n'a de prise, et seul compte le poème qui en résulte, surtout s'il cerne la vie dans le monde comme le fait la sibylle de Delphes : *Le commencement et la fin sont simples / et vénérables. Il y a toujours de la grandeur / dans l'instant de la naissance et celui de la mort / quelle que soit la vie qui l'attend / ou que tu laisses derrière toi. Mais le centre / est difficile, ambigu. Toutes les eaux / s'y confondent, les vents s'y nouent, / les routes et les racines s'y mêlent...* Voilà un recueil écrit à une grande distance de la poésie quotidienne et familière, et c'est peut-être grâce à cette distance, à ce détour par les figures antiques, que la richesse du détachement s'y superpose à la passion de la vie.

◆ **Rocamboles**
une narration à voltige élevé et le fantastique contamine joyeusement l'histoire, si besoin est. En plein délire naturaliste, Ponson du Terrail aura lancé une bouée de sauvetage à l'irrationnel et offert un vertigineux cortège d'intrigues où le rebondis-

sement fait la loi et l'irréalisme, autorité. Pas étonnant qu'il ait été goûté de Mérimée, de Sartre et des surréalistes, comme nous l'apprend dans sa préface Laurent Bazin, dont l'édition, en réduisant au minimum les notes en bas de page, respecte l'innocence et la naïveté du lecteur de feuilleton.

Bazin explique aussi que du Terrail fut à l'écriture ce que son héros était à l'aventure. Nourrissant souvent de front jusqu'à cinq feuilletons publiés dans différents journaux, ce marathonnier de la plume et de l'encre pouvait pondre dans ses meilleures années près de 10 000 pages, soit une moyenne de 27 feuillets par jour.

Sans nègre, nous assure Bazin. Mais non sans bavures. Comme Dumas avant lui, du Terrail n'était pas toujours à l'abri des bévues, et il arrive qu'une lettre brûlée réapparaisse sans raison trois pages plus loin. Ou alors se glisse l'une de ces inconséquences qu'on n'a pas manqué de lui reprocher, du genre : « Rocamboles assit au chevet de l'aveugle et lui raconta succinctement, mais dans

tous leurs détails, les événements que nous venons de rapporter ». Aguilles dans une botte de foin, et du meilleur. Le parti pris éditorial reste contestable puisqu'il prend le cycle en route, Bazin ayant renoncé à publier *L'héritage mystérieux* et *Le club des Valets de coeur* dans lesquels les héros n'est encore qu'un personnage secondaire (on pourra toujours lire ces

deux premiers volets aux éditions Complexe, qui viennent de rééditer). Parti pris néanmoins judicieux puisqu'il nous plonge au coeur même des aventures dont Rocamboles est tout à la fois le héros, le moteur, le centre nerveux, le stratège, voire l'auteur en personne : « Messieurs, c'est une mort de trop pour la vraisemblance de ce récit ». Le lecteur, lui, en redemande...

PAROLES REBELLES
sous la direction de
Marguerite Andersen et Christine Klein-Lataud

Les auteurs ont eu la bonne idée de réunir des femmes de différentes disciplines pour retracer à travers les siècles les rebelles (la plupart francophones) qui se sont exprimées soit par l'écriture, la politique, le cinéma ou l'action sociale.

Des textes de Marguerite Andersen, Sylvie d'Augerot-Arend, Jane Couchman, Josette Déléas, Louise Dupré, Christine Klein-Lataud, Lucie Lequin, Nicole Mallet, Marie-France Silver et Mair Verthuy.

334 pages, 19,95 \$

les éditions du remue-ménage

ANA HISTORIQUE
Daphne Marlatt
Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Annie fait des recherches dans les archives de Vancouver et découvre l'existence de Mrs. Richards, maîtresse d'école arrivée d'Angleterre en 1873. Pourquoi celle-ci est-elle venue au Canada et comment y a-t-elle fini ses jours ? À travers la vie d'Annie, celle de sa mère et celle de Mrs. Richards, un parcours complexe qui nous mène du réel aux mots et des mots au réel, en remettant les deux en question.

Diffusion Dimedia 188 pages, 19,95 \$

les éditions du remue-ménage

◆ **Hébert**

tranquille et des livres. C'est la vie qui me plaît à Paris. Je n'écris pas sur ce que je vois autour de moi, mais sur ce que j'ai en moi : le Québec. En m'exprimant, je dévoile les paysages que j'ai connus, aimés. Peut-être devrais-je quitter Paris quelque temps pour mieux écrire sur elle. J'ai besoin de prendre une distance face aux paysages, aux villes. On doit avoir habité longtemps des lieux pour pouvoir en parler vraiment à la première personne.

— Arrivant à Paris, Julien souffre qu'on se moque de son accent. Avez-vous vécu cette expérience ?

« Julien est très complexe comme bien des Québécois. Il croit qu'on rit de son accent, alors que la plupart des gens trouvent cela charmant. Il s'offusque. Personnellement, je n'ai jamais eu beaucoup d'accent et n'ai pas éprouvé son dépit. Mais autour de moi, des gens vivaient fort mal ce genre de situation. »

— Vous faites peu de place dans votre oeuvre au langage québécois. Mais dans *L'enfant chargé de songes* se glissent quelques expressions comme « tannée ». Pourquoi ?

« Les expressions s'imposent d'elles-mêmes, quand rien d'autre ne peut les remplacer. Comme « le fun ».

— Comment réagissez-vous, comme lectrice, à des oeuvres faisant ample usage du québécois ?

« Si je pense à Ducharme, je marche à 200 % ».

— Avez-vous conscience d'être devenue un modèle pour plusieurs ?

« Devient-on jamais un modèle ? La personne authentique est toujours un peu perdue dans sa singularité. J'ai toutefois l'impression très réconfortante que des gens aiment mes écrits et s'y retrouvent. Pour moi, c'est un grand cadeau. »

— Dans vos romans, il y a toujours une double temporalité, l'usage du flash-back. Cette dimension romanesque vous est-elle nécessaire ?

« Le passé s'actualise constamment. On ne vit pas de façon linéaire dans la seule actualité. Mes personnages ont un inconscient souvent inconfortable. L'art de la nouvelle devrait me permettre d'aller les rencontrer dans la frange la plus extrême de leur présent. Même je n'y arrive pas et fais sans cesse des incursions dans l'enfance. Les gens sans enfance sont pour moi amputés des trois-quarts de leur vie. »

— Difficile, le métier d'écrire ?

« Exigeant, surtout. J'y trouve de très grandes joies, une espèce d'exaltation folle, avec le sentiment que c'est merveilleux, que j'ai de la chance, mais quand ça ne marche

pas, j'angoisse. La joie est toujours accompagnée d'une voix qui me dit : Il faut encore chercher plus loin, jusqu'à la limite de tes possibilités. »

— Que pensez-vous du Québec d'aujourd'hui ?

« Il a émergé de la censure, avec la formidable liberté qui en découle, totalement différent du Québec que j'ai connu. L'ennui, c'est que tout le monde, partout, se ressemble de plus en plus. Il y avait une mer auparavant entre la France et Montréal. Les femmes ne s'habillaient pas de la même façon, ne parlaient pas de la même façon. C'était très tranché et très net. Plus maintenant. On voit surgir une espèce de type universel, surtout chez les jeunes. »

— Comment voyez-vous l'avenir du français au Québec ?

« Tout est en train de bouger sur la planète. Au Canada comme ailleurs, on verra apparaître des raz-de-marée d'immigration. À mes yeux, la Loi 101 est un geste de naufrage. Je suis très pessimiste sur le sort du français au Québec. »

— Malgré tout ce qui se publie, ce qui s'écrit ?

« Écrire au Québec, c'est un phénomène de résistance et de défense. La jeunesse lit de moins en moins. En France, les enfants de mes amis ne consultent que les livres imposés par le programme scolaire. La galaxie Gutenberg fout le camp. »

Pierre, tu es pierre

Lisette **MORIN**
 ▲ Il le feuilleton

L'ÂGE DE PIERRE

Paul Guimard
 Paris, 1992, Grasset, 160 pages.
 IL Y A quelques années, Paul Guimard collaborait avec sa femme Benoîte Groult, sa belle-soeur Flora Groult, Blandine et Lison de Caunes, Bernard Ledwidge à un ouvrage intitulé : *Des nouvelles de la famille*. Effectivement, ces personnalités du Paris littéraire sont de celles qui peuvent revendiquer des liens familiaux autant que l'appartenance à la grande famille des écrivains.
 En outre, Paul Guimard comme Françoise Giroud et Max Gallo ont nourri une part non négligeable de leur oeuvre romanesque d'expériences politiques ou parapolitiques. Guimard, pour un, fut conseiller personnel du Président Pompidou. Après une éclipse de 10 ans, il publiait, en 1990, *Un concours de circonstances* dont il prétendit qu'il en avait rédigé la première partie bien avant d'occuper un poste auprès de Georges Pompidou. Ce ne fut pas, à mon sens, un roman très réussi. Beaucoup moins, en tout cas, que *Les choses de la vie*, dont le très beau film qu'en tira Claude Sautet contribua à en répandre la notoriété partout dans le monde francophone et cinéphilie.
 Atmosphère toute différente, changement complet de climat avec *L'Âge de pierre*, tout récemment paru. Le héros est architecte,

célèbre et fort heureux en affaires comme en amour. Pourquoi, à l'âge de la retraite, a-t-il choisi d'abandonner femme et carrière pour s'exiler en Irlande ? (Incidentement, l'Irlande, pour certains écrivains français, semble être devenue la terre d'élection, et pas seulement au plan littéraire : Clavel, Déon, entre autres, y possèdent des maisons).

« Le bout du monde, pour Pierre, commençait en effet de l'autre côté de la fenêtre de sa chambre. (Il) chérissait l'idée qu'en direction de l'ouest son plus proche voisin était le gardien du phare de Terre-Neuve ». Sentiment qui réjouit cet homme du continent devenu insulaire, qui se croit « l'homme le plus occidental d'Europe » puisque « sa maison est la première à recevoir les ouragans venus du Nouveau Monde ». En citant Heinrich Böll : « Est-ce que ça peut amuser la pluie de tomber éternellement sur de l'eau ? », Pierre est convaincu « qu'en rencontrant l'Irlande, la pluie est à la fête; elle en profite sans retenue ».

Ce qui séduira inévitablement, je le crois, le lecteur dans le roman de Paul Guimard, c'est cette présence « liquide », ce compagnonnage avec « des Irlandais, qui dédaignent le plus souvent des vêtements imperméables et se laissent tremper avec désinvolture. On rencontre ainsi dans les rues et sur les routes de grands hommes ruisselants, imprégnés jusqu'à l'os, qui se croisent et font halte pour une conversation de noyés, à quelques mètres d'un abri potentiel ».

Mais il ne faudrait pas croire, qu'exilé volontaire en Irlande, Pierre soit devenu asocial. Tout au



Paul Guimard

contraire, il est l'ami d'un peu tout le monde au village et sa gouvernante, austère mais efficace, Mrs. Moriarty reçoit volontiers dans la grande salle de la vieille maison plutôt délabrée où même la vaisselle ne résiste pas à la brusquerie de la cuisinière. Tout sera quand même très habituel, et le Parisien, devenu Irlandais accepte de bon gré les petits malheurs domestiques. Il ne s'alarme même pas (dès la page 18 du roman on en

est averti) de « l'anormale lourdeur de son pied gauche et la raideur de l'articulation qui l'afflige d'une claudication gênante mais indolore ».

Comment s'est annoncée cette curieuse paralysie ? « J'étais à mon bureau, je venais de lire une lettre m'annonçant la mort d'un ami de jeunesse, raconte Pierre au Dr McNamara, venu le voir en ami. « J'ai senti mon pied devenir inerte et lourd et j'ai cru entendre un bruit

crystallin... »
 La vie tranquille n'en continue pas moins. L'ex-compagne de Pierre, une certaine Nathalie, s'annonce pour une de ces visites très amicales qu'elle lui octroie périodiquement. Elle s'inquiète, plus que l'intéressé lui-même, de ce « pied bot », et suggère des examens plus poussés, une véritable investigation chez quelque grand spécialiste.

Nathalie repartie, Pierre, que ce pied devenu insensible n'inquiète que dans la mesure où il ralentit ses longues promenades dans cette péninsule de Dingle où il vit et s'attache au passage des saisons, ne pourra obtenir d'éclaircissement sur cette étrange maladie qui l'afflige. Le pied droit est à son tour « minéralisé », et, étrangement placide, le héros prend les dispositions qui s'imposent pour s'accommoder au mieux de ce handicap : il achète un âne qui, attelé à une petite voiture, le mènera là où veut, du pub à la lande déserte et, pudiques, ses amis le plaindront sans jérémiades excessives...

Je répugne à vous raconter la suite : avec une grande maîtrise du récit, Guimard nous mène à ce que, lisant son roman, nous appréhendions sans y croire : l'homme devenu statue de pierre, et objet de stupeur de la pauvre Mrs. Moriarty qui découvre « l'objet », un matin, dans le fond du jardin qui surmonte un ravin. D'où s'écroulera dans la mer, en mille morceaux éclatés, Pierre... devenu Pierre.

Si, comme cela lui est arrivé pour deux de ses romans précédents, Paul Guimard voit quelque réalisateur de cinéma s'intéresser à *L'Âge de pierre*, il pourra sans doute collaborer à la mise en scène de

cette fable, de cette allégorie de l'homme que la vieillesse transforme en minéral. Mais on peut supposer que le film, s'il est tourné, soit l'une des attractions d'un prochain festival du film fantastique, à Avoriaz. Il y a là un matériau tout trouvé, sans l'élément horrifique qui s'attache d'ordinaire aux films de Spielberg et de ses émules.

En attendant, on lira d'une traite cet excellent polar qui n'est ni un thriller ni un murder. Seulement une bonne histoire à connotation symbolique.

Le poids de l'Histoire

LES CARAVANES DU SOLEIL

Myriam Antaki,
 Gallimard, Paris, 172 p.
Nalm Kattan

EN 1968, après plusieurs années de fouilles, un archéologue italien, Paolo Matthiae découvrit au nord de la Syrie une ville, Ebla, vestige et témoin d'un royaume enseveli. Ebla, lieu de haute civilisation à l'époque, disposait d'une bibliothèque de 17 000 tablettes. Il y a 5000 ans, un conqué-

rant venu du Sud, Sargon la mit à feu et à sang. Il était le fondateur d'une dynastie, Akkad qui, entre Sumer et Babylone, n'a duré qu'un siècle.

Myriam Antaki qui est née à Damas et qui vit à Alep remonte le cours de l'histoire pour faire revivre ce royaume qu'elle nous présente sous les couleurs de l'amour et de l'adoration des dieux antiques. Elle imagine une courtisane : Tiadamu amoureuse du seigneur des lieux : Nam-Zi. Sous les miroitements des lueurs du jour et des lumières de la nuit, les fleurs embaument et les fidèles apportent leurs sacrifices au

temple d'Ishtar. Les corps des amants se rejoignent, ignorant les hiérarchies et le pouvoir et ne se soumettent qu'à l'empire des sentiments et de la passion.

L'histoire conserve ses droits et l'homme, tendre et cultivé qui honore sa mère et qui s'entoure de scribes et de chanteurs, laisse la femme de son coeur pour aller au champ de bataille repousser les sbires du conquérant barbare et sanguinaire. Il est tué et Tiadamu n'a pas assez de larmes pour pleurer son amour martyrisé et sa terre chérie.

Myriam Antaki situe son histoire

d'amour et de mort dans un temps lointain. Elle chante la mémoire d'un royaume où l'on accordait la primauté à l'art et à la douceur de vivre et qui fut foulé sous les pieds de puissants incultes.

À cette époque, les Arabes étaient dans les limbes, tribus du désert et il fallait attendre plusieurs dizaines de siècles pour assister à la naissance du christianisme et de l'Islam. Sans doute, l'auteur a-t-elle voulu d'abord et surtout raconter une histoire située dans un temps si lointain que tout lien avec le présent semblerait fortuit. Et pourtant, cette Tiadamu est une femme libre, comme seules

peuvent l'être les courtisanes dans ces contrées. Elle est bien vivante et l'on pourrait, de nos jours, reconnaître sa silhouette à des tournants de rues de Damas et de Bagdad. Puis, il y a cette montée des soldats du désert vers le Nord. Sargon, le Mésopotamien est l'Irakien avant la lettre et sa conquête de la Syrie n'est qu'une répétition d'une lutte d'un affrontement qui se poursuit sous nos yeux. Bien que Saddam se réclame d'ancêtres babyloniens... L'amour est certainement plus fort que la mort mais peut-on jamais échapper à l'Histoire ?

La leçon de Walter Scott

JEAN LE PÉRÉGRIN

Mika Waltari, traduit
 du finnois par Jean-Luc Moreau
 Paris, Phébus, 507 pages
Hervé Guay

LES ROMANS historiques de Mika Waltari, *Sinoué l'Égyptien* en particulier, sont des best sellers. Traduits dans une vingtaine de langues, ils offrent du dépaysement par l'histoire dont la matière s'inscrit dans le destin des personnages. Tout compte fait, ses héros témoignent davantage des événements et de la civilisation où l'écrivain les situe que d'eux-mêmes.

Voilà maintenant qu'arrive la traduction française d'un inédit important de l'auteur finlandais. On a découvert *Jean le Pérégrin* deux ans après la mort de Waltari survenue en 1979. Cet ouvrage inachevé, le romancier l'avait conçu comme une sorte de « portique » aux *Amants de Byzance*, son roman le plus ambitieux. Un événement-clé fonde ce diptyque : la chute de Constantinople (1453).

Waltari démontre, si besoin est, qu'après les Grecs et les Latins, la prise de la cité par les Ottomans modèle l'Europe de notre ère, creuset pour ainsi dire des principaux heurts à venir, en particulier l'opposition est-ouest.

Pour cerner les tenants et aboutissants de cette conquête, Waltari passe par un sceptique sans naissance ni fortune, avant tout épris de connaissances livresques. Formé au contact du Concile de Bâle, le Pérégrin suivra de près les discussions devant mener à la réunion des Églises romaine et orthodoxe. Ses notions de grec lui vaudront d'être associé à des laborieux pourparlers.

Par ses yeux, à travers ses tribulations, Waltari pose les grandes interrogations théologiques de l'époque. Il oppose également l'esprit à la chair, dans un récit parfois tourmenté, mais surtout fait d'être monolithiques au vécu corollaire de leur philosophie. En contraste cependant, une infime contradiction en eux qui explique la pente qu'ils ont suivie. Loin du naturel, ils goûtent la rhétorique et expriment clairement leur point de vue. L'érudition de Waltari, son culte des anciens filtrent à travers eux. On peut aussi assimiler le protagoniste et narrateur (Jean) à un double stoïque de l'écrivain.

Le dilemme fondamental du Pérégrin ? Il se défie de la chair sans

trouver de réconfort dans les mots. Plusieurs femmes l'ont pourtant mis en garde. « Les mots ne sont que des signes défectueux et trompeurs; jamais un être humain ne parvient à en connaître un autre à travers ses paroles. On ne peut se sentir proches que dans un lit. Là seulement deux êtres, sans se vouloir de mal, peuvent se rencontrer. Là se noue la plus grande amitié. Tu n'auras jamais à l'en plaindre. »

Or, tel n'est pas le penchant du Pérégrin. Il cherche plutôt à percer le sens des bouleversements de son temps et l'impact des décideurs sur ceux-ci. Un fatalisme de circonstance l'entraîne et l'empêche de dévier, jumelé à une soif de savoir qui surpasse chez lui toute affection, tous sentiments. Si l'âge tempère cette avidité, il rend aussi plus fugace l'effusion des sens.

Quand le roman s'interrompt, Jean est l'esclave du sultan Mehmet qui se prépare à conquérir Constantinople. Cet épisode (en fait le dernier chapitre en entier) se relie du reste assez artificiellement à ce qui précède. Ce pourquoi peut-être, Waltari avait abandonné *Jean le Pérégrin* en 1951.

Il ne s'agit pas néanmoins d'un écrit bâclé. Et, ceux qui digèrent mieux l'histoire si romancée y trouveront à la fois ce qu'il faut de sérieux, d'imprévisible et de repérable pour la peine. Car, sous des dehors austères, Waltari suit la leçon de Walter Scott.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 29 mai de 18h à 20h
CLAUDE CORBO
 MON APPARTENANCE
 Essais sur la condition québécoise
 vlb éditeur

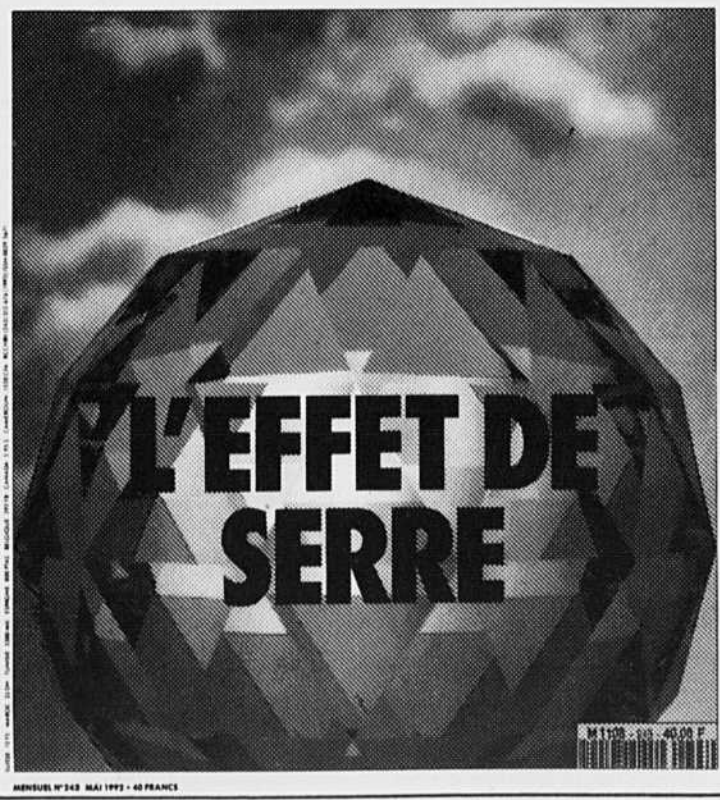
de 9h à 22h
 362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
 Outremont, Montréal
 tél.: 274-3669

L'EFFET DE SERRE

UN NUMÉRO EXCEPTIONNEL À NE PAS MANQUER

LA RECHERCHE SPÉCIAL



Un débat scientifique

- L'HOMME MODIFIE-T-IL LE CLIMAT?
- LES GAZ À EFFET DE SERRE
- PEUT-ON MESURER LA TEMPÉRATURE TERRESTRE?
- LES CERTITUDES DES PALÉOCLIMATOLOGUES
- OÙ VA LE GAZ CARBONIQUE?
- LES EFFETS DU RÉCHAUFFEMENT SUR LA VÉGÉTATION

Que faire ?

- LA NOUVELLE STRATÉGIE DES INDUSTRIELS
- REDÉFINIR UNE POLITIQUE DE L'ÉNERGIE
- LE MODÈLE DE DÉVELOPPEMENT EN QUESTION

N° 243 MAI 1992 - 6,55\$ - EN KIOSQUE

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT — UN AN : 49,00 \$ + (TPS)

Je souscris à un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE au prix de 49,00 \$ + 7 % (TPS) = 52,43 \$
 Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimedia Inc.

Nom _____
 Adresse _____
 Ville _____ Code postal _____

À retourner accompagné de votre règlement à: Diffusion Dimédia, 539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent H4N 1S2
 « Un délai de 6 à 12 semaines interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) le sera pour un an à compter du premier numéro reçu »

LA VIE LOGIQUE

M^{me} Françoise de Cardaillac
DIVORCER SANS TOUT BRISER ET SANS FAIRE SOUFFRIR SES ENFANTS

LOGIQUES N° 1175

DIVORCER SANS TOUT BRISER Et sans faire souffrir ses enfants
 Me Françoise de Cardaillac
 128 p. - 14,95\$

Paul Papier - Aline Gagnon
LE DICTIONNAIRE PRATIQUE DE L'ÉDITIQUE

FRANÇAIS ANGLAIS

Les Éditions LOGIQUES

LE DICTIONNAIRE PRATIQUE DE L'ÉDITIQUE
 Paul Papier et Aline Gagnon
 170 p. - bilingue
 reliure rigide - 24,95\$

Patrick et Didier Mendes
WordPerfect pour Windows SIMPLIFIÉ



LOGIQUES ORIGINIUM

WORDPERFECT POUR WINDOWS SIMPLIFIÉ
 Patrick et Didier Mendes
 128 p. - couverture spirale
 18,95\$

SOLITUDE DES AUTRES
 LIENS INTERCULTURELS

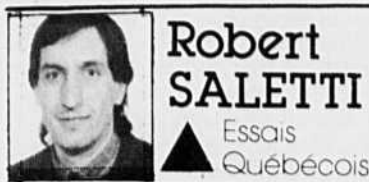
LOGIQUES ÉCOLES

SOLITUDE DES AUTRES
 collectif sous la direction de Norma Lopez-Therrien
 70 p. - 14,95\$

Les livres des Éditions LOGIQUES sont distribués par **LOGIDISQUE**
 C.P. 10, succ. «D», Montréal (Québec) H3K 3B9
 Tél.: (514) 933-2225
 FAX: (514) 933-2182

Le plaisir des Livres

Quand le vin nouveau de l'économie est tiré...



Robert SALETTI
Essais
Québécois

LES VILLES ET LA RICHESSE DES NATIONS
(Réflexions sur la vie économique), Jane Jacobs, Boréal, 296 pages.

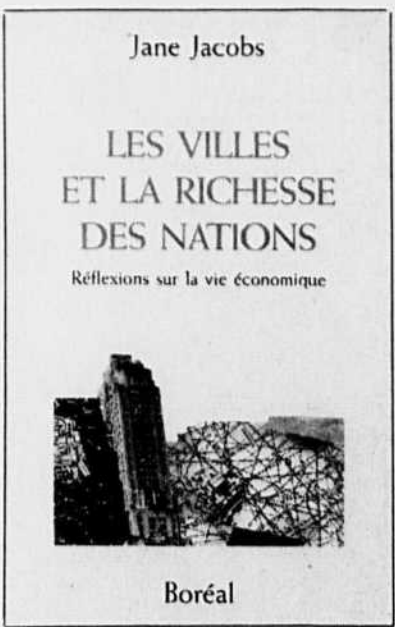
LA RÉVOLUTION URBAINE, du sociologue et philosophe marxiste Henri Lefebvre, commence avec cette définition en forme de tautologie : « Nous appellerons société urbaine la société qui résulte de l'urbanisation complète, aujourd'hui virtuelle, demain réelle ». Les villes et la richesse des nations, de l'économiste Jane Jacobs, se termine avec cet avertissement : « Les sociétés et les civilisations dont les villes stagnent cessent de se développer et de prospérer. Elles se dégradent ». Hors de la ville, point de société (prospère). Jacobs n'est pas anti-marxiste, même s'il est de bon ton aujourd'hui de vouer aux géométries

celui qui mit la lutte des classes au-dessus des nationalisms. La lutte des classes n'est pour elle qu'une variable parmi d'autres. En fait, elle n'est pas marxiste non plus. Elle ne cite pas plus Marx que Keynes ou qu'Adam Smith, le grand penseur écossais et auteur de *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, premier grand traité du capitalisme libéral, auquel son essai renvoie ouvertement. Pour Jacobs, l'économie vise une production abondante et diversifiée de biens et de services pour le plus grand bien de chacun. Et cette mission, seules les grandes villes l'ont accomplie, de tout temps.

Les villes et la richesse des nations est la traduction d'un essai (*Cities and the Wealth of Nations*) paru en 1984 et qui a fait beaucoup de bruit au Canada pour deux raisons. La première est que Jacobs, une Américaine installée à Toronto, soutient dans ses entrevues que l'indépendance du Québec est économiquement souhaitable. La seconde, théorique, est que, dans son essai, elle critique la pensée macroéconomique. Ainsi, les villes — l'auteur parle tout aussi bien de « régions urbaines » — non seulement constituent la source de la

richesse d'un pays, mais ce sont souvent, paradoxalement, les politiques nationales qu'on leur impose qui viennent freiner leur activité vitale et causer leur déclin. Les villes sont à l'origine des cycles économiques, puisqu'elles sont le lieu où s'échangent, circulent et se remplacent les biens et les services.

Mais plus fondamentalement encore — et c'est ce qui a dû outrager bien des penseurs de nos sciences économiques —, selon Jacobs, il n'y a pas de règles fixes, encore moins de recettes toutes faites, du développement économique. À cause de sa nature même, et pour être réussi, un développement économique doit être flexible plutôt qu'axé sur un objectif déterminé et il doit progresser de façon pragmatique, selon les circonstances. Pour bien faire passer son propos sur l'adaptabilité de la vie économique, la vénérable professeur de l'Université de Toronto (elle a aujourd'hui plus de 75 ans) utilise même un terme qui ferait dresser les cheveux sur la tête au plus discret des stratèges : « S'il fallait définir le développement économique en un seul mot, ce mot serait improvisation ». Toutefois, davantage que de terminologie, c'est



de toute une philosophie dont il est question ici. Car l'improvisation a non seulement des avantages pratiques quand il s'agit d'harmoniser les ressources disponibles et de réagir aux difficultés imprévues, mais elle stimule l'esprit d'innovation et d'invention chez les acteurs de la vie

économique. Pour Jacobs, le miracle japonais n'est pas à chercher ailleurs que dans cette « esthétique de la dérive » dont parle l'anthropologue Tadao Umesao, pour décrire les avantages de la flexibilité et la créativité sur la fermeté et la détermination, des « qualités » dont on a étonnement affublé les Japonais.

Comme on le voit, la pensée de cette Torontoise d'adoption n'est pas orthodoxe. Mais le lecteur québécois n'est pas au bout de ses surprises. Jacobs puise ses exemples sur les cinq continents et à toutes les époques, mais le Québec n'est mentionné qu'à une seule occasion lorsqu'elle critique les programmes nationaux de redistribution des richesses et de soutien des régions agricoles, comme ceux qui font vivoter les provinces canadiennes de l'Atlantique et le sud de l'Italie ou des États-Unis. Quant à Montréal, l'ex-métropole économique maintenant haut-lieu carnavalesque n'a pas droit au moindre commentaire. Remarque que cela n'enlève rien à l'intérêt de l'essai. La limpide des analyses de Jacobs

donne la chance au lecteur québécois de faire les transpositions qui s'imposent, si le cœur lui en dit. Comme dans le cas du barrage de la Volta au Ghana, l'un des grands ouvrages hydro-électriques du monde qui s'est révélé être un cuisant échec : « Dans les faits, la construction d'un barrage ne vous apporte rien à moins de disposer de marchés urbains solvables (...) ».

Les villes et la richesse des nations acquiert même une actualité toute particulière lorsque l'on songe aux récents énoncés de politique économique du ministre Tremblay. Jacobs explique en effet le succès industriel de certaines régions urbaines par la méthode des grappes, qui permet à de nombreux fournisseurs interreliés de graviter autour d'une grande industrie à laquelle ceux-ci s'ajustent sans arrêt. Comme en jazz, l'improvisation commence une fois la structure bien choisie et bien rodée. Comme dans le sport, que Jacobs donne en exemple à une occasion, le résultat est fonction du travail d'équipe mais aussi de la créativité de chacun des joueurs. Les grappes industrielles, c'est le vin nouveau de l'économie. Sans doute que quand la table de la richesse est si peu mise (ou si mal partagée), et qu'un vin nouveau est tiré, il faut le boire.

Qui a peur de l'Allemagne ?

LA RENAISSANCE ALLEMANDE

Daniel Vernet
Éditions Flammarion, Paris, 1992,
220 pages

Jocelyn Coulon

AVEC L'UNIFICATION territoriale et politique en 1990, l'Allemagne est devenue un grand pays qui commence de plus en plus à préoccuper ses voisins. Certes, la grande Allemagne n'est pas une puissance militaire aux idées revanchardes et au nationalisme débridé qui plongèrent l'Europe dans deux grandes guerres. Mais sa situation géographique, au cœur du Vieux continent, et sa force d'attraction économique font revivre des craintes bien naturelles.

Daniel Vernet, directeur des affaires internationales au journal *Le Monde* et analyste réputé des questions européennes, nous propose quelques réflexions sur les angoisses politiques et sociales des Allemands maintenant qu'ils ont réussi cette unification, qui, pour la première fois de son histoire, « n'est pas le résultat d'un coup de force, mais la conséquence de la volonté librement exprimée de ses citoyens ». L'auteur ne s'attarde pas sur les effets économiques de l'unification. C'est, pour un pays aussi riche, un problème secondaire.

Ce que l'auteur analyse, c'est « une nation en quête d'identité, comme si la schizophrénie politique et culturelle dans laquelle elle a vécu pendant les quarante dernières années ne s'épuisait pas dans l'unité retrouvée. L'unité dans la liberté n'a pas mis fin comme par enchantement à la peur de l'Allemagne (chez ses voisins) et à l'intérieur aux peurs des Allemands... » Vernet retrace, avec érudition mais aussi avec un souci de simplicité, l'histoire allemande, ses grandeurs et ses catastrophes, et décrit le Mur intellectuel et psycholo-

Daniel Vernet

LA RENAISSANCE ALLEMANDE



Flammarion

gique qui subsiste entre les Allemands de l'Ouest et ceux de l'Est. Les Allemands ont un passé tragique qui hante leurs moindres faits et gestes tant dans leur vie quotidienne que face à l'étranger. Peuvent-ils alors être une « nation normale » capable de jouer un rôle important sur la scène internationale ?

Vernet n'en doute pas, pour autant que les Allemands maîtrisent leur passé, nazi et communiste. Ce sera un chemin douloureux.

Rappelant ce que l'on disait de ce pays au temps de Bismarck — « trop faible pour imposer sa loi à l'Europe, mais trop fort pour se couler dans un ordre européen » — l'auteur estime qu'il ne faut pas laisser l'Allemagne seule car « rien ne l'empêchera de jouer les premiers rôles ». Il suggère l'approfondissement de l'unité européenne et des relations franco-allemandes, gages d'une Allemagne pacifiée et de l'avenir du continent.

Dans la lumière de Juliet



Robert LÈVESQUE
Le Bloc-notes

EXTRÊME délicatesse de l'écrivain. Sans jamais tomber dans un lyrisme du puéril, dans une mièvrerie nostalgique ou le sentimentalisme tragique, Charles Juliet sait nous parler de l'enfant malheureux qu'il a été, depuis *L'année de l'éveil* paru en 1989, avec *L'inattendu* aujourd'hui.

Juliet nous parle de son enfance, de son adolescence, de « ma jeunesse si mal vécue, et si vite enfuie », écrit-il, lui qui fut élevé dans un creux de campagne chez des parents adoptifs, gardien et ami des vaches et des boeufs, enfant-à-tout-faire et à tout ressentir avec des gravités incommensurables; puis l'enfant de troupe qu'il deviendra, placé dans un collège militaire d'Aix-en-Provence en 1946, années de brimades, de sévices, de faim au ventre et de peur au coeur, enfer d'enfance dans lequel il y aura une « année de l'éveil ». Une femme, une Italienne, qui est l'épouse du « chef », ce seul militaire avec lequel l'enfant a des affinités à tel point qu'il l'invite le dimanche à la maison, lui enseignera (lorsque le chef fait la sieste) la douceur, le plaisir, l'amour et aussi le mensonge (il aime bien le chef qu'il cocufie) et aussi le malheur (il devra renoncer à la voir), de telle sorte que beaucoup plus loin, maintenant, 40 ans plus tard, il écrit d'elle : « l'intérêt que tu me portais m'aidait à moins me haïr ».

Extrême finesse d'analyse qu'il

L'inattendu

Charles Juliet

POL



mène sur soi, Charles Juliet, dans une écriture précise, simple, sans lyrisme. Au scalpel, voilà la dissection d'une âme, d'un solitaire, d'un être qui ne sourit jamais, tiré par des forces obscures vers le bas destin, un homme qui se démolit sans hurler, sans plainte, qui passera sa vie dans les ténèbres d'une désolation générale (abandonné deux fois, par une mère, par une femme; il a trahi le seul homme qu'il respectait). Magistralement, par le subterfuge de ces faux carnets intimes de *L'année de l'éveil*, auxquels il donne dans *L'inattendu* la fois un prologue et une suite, Juliet fait un peu de lumière par l'écrit, dans l'écrit, sur le drame fondamental : la difficulté d'être. Il faut dire qu'avant d'entrer ainsi dans le récit sobre et lumineux d'une

enfance de misère, Charles Juliet a publié un long, très long journal (chez Hachette, trois tomes), grande inspection du mal de vivre de l'adulte, psychanalyse sans analyste, où Juliet fouillait en lui les grottes d'une mélancolie sauvage. Ce n'est qu'après cet exercice que Charles Juliet a pu, dans le calme retrouvé, écrire sur les années 1940 et 1950, sur cet « orphelin » qu'il nomme François Dufour, et que l'écrivain peut, par la littérature, revenir à l'enfant qu'il fut et qui allait, via cette histoire d'amour cachée et interrompue, devenir un adulte « au visage dénué d'expression, éteint, mort » qu'il aperçoit dans une vitrine (le magistral texte *Un après-midi dans L'inattendu*), qui a « en permanence cet air sinistre », qui erre, et n'a plus trouvé chez les autres « un être qui ait un peu de plaisir à me voir ».

Là où Juliet est le plus remarquable écrivain c'est lorsqu'il écrit le « carnet » du jeune enfant de troupe qui découvre le monde. Dans *L'année de l'éveil*, un succès de librairie des plus mérités, le livre était porté par cette innocence du récit, cette subtilité de la description des jours et des heures du gamin, qui donne ses parts de brioche pour lire « la lettre d'une mère ou d'une sœur » d'un camarade, qui veut devenir boxeur comme le « chef », qui se demande si Dieu existe puisque tout est si foutu.

Dans *L'inattendu*, Juliet rajoute des fragments, certains qui remontent à l'enfance lorsqu'avant d'entrer à l'école militaire d'Aix il était logé nourri chez l'habitant, écolier de la Toussaint à Pâques, bouvier le restant de l'année. Écrit à la troisième personne, ou à la

première. Des textes d'après l'année de l'éveil, aussi : dans la vie adulte, l'errance, la déréliction, pôle de cette enfance ingrate, bafoyée, sensible et enfie. Et la scène finale où, des années plus tard, il revoit par hasard le « chef » et sa femme. Il est bouleversé, sur ses lèvres apparaitra un sourire, sur ses joues des larmes. Et l'embrassant soudain avec impétuosité (« l'avoir devant moi et ne pouvoir le parler »), il notera que le chef se détourne...

Que retient-il de l'enfance, Charles Juliet ? À la fin du texte *Humus*, il explique qu'aux heures d'ennui, dans une vie sans joie, « le jeu imprévisible et capricieux de la mémoire faisait parfois resurgir... »

— les petits lièvres qui fuyaient devant la lame de la faucheuse, creusant des sillons dans l'herbe scintillante de rosée, un matin de juin.

— cet ancien coureur cycliste, réparateur de vélos, qui lui racontait ses courses et près duquel il passait des heures émerveillées.

— le chat qui allait voler des saucisses à l'abattoir et qui les apportait à la chienne.

— ce jour où seul avec ses vaches, pour tromper son ennui, il avait tant chanté et hurlé qu'il s'était cassé la voix.

— ce plaisir indéfinissable qu'il ressentait à être plus intensément seul avec lui-même lorsque les densés brouillards d'automne faisaient disparaître et oublier le monde.

— la joie qu'il avait éprouvée le jour où, faisant le clown sur un vieux vélo, il avait réussi à faire rire le père.

☆☆☆

L'inattendu, Charles Juliet, Éditions P.O.L., 221 p.

Spinoza et 1492 / L'Aventure de l'immanence

1492 « L'ANNÉE ADMIRABLE »

Bernard Vincent
Aubier, 226 pages

ÊTRE JUIF À AMSTERDAM AU TEMPS DE SPINOZA

Henry Méchoulan
Albin Michel, 184 pages

SPINOZA ET AUTRES HÉRÉTIQUES

Yirmiyahu Yovel
Seuil, 561 pages

Heinz Weinmann

« SCOOP » médiatique du cinq centième anniversaire de la « découverte de l'Amérique » ? Que les lecteurs de Spinoza, déjà peu nombreux, se rassurent, on n'embrigadera pas leur philosophe préféré comme sponsor du cinq centième à côté de Coca Cola et McDonald !

En effet, Spinoza est relié à l'un des quatre événements de 1492, « L'Année admirable », très bien étudiée par Bernard Vincent : prise de Grenade, « découverte » de l'Amérique, publication de la première grammaire de l'Occident en langue vernaculaire par l'espagnol Nebrija, enfin le 31 mars 1492, le décret d'ex-

pulsion de tous les juifs non convertis au catholicisme.

200 000 juifs fidèles à la foi de leurs pères prennent le chemin de l'exil, 50 000 restent, prêts à se convertir, appelés justement *conversos* ou *marranes*, injure signifiant porcs en espagnol, puisque les marranes sont devenus « mangeurs de porc ». Or beaucoup de ces « convertis » ne le sont que pour la forme, ne pratiquant le catholicisme que du bout des lèvres puisque restés foncièrement attachés à la Loi de Moïse.

De souche espagnole, s'appelant justement Espinoza, les parents de Baruch Spinoza, dès 1492, émigrent au Portugal, pays relativement plus ouvert à ces exilés de la foi. Cependant, leur répit est de courte durée, puisque dès 1536 le roi du Portugal obtient lui aussi par Rome le droit à une Inquisition, beaucoup plus féroce encore que l'espagnole, instituée précisément pour arracher avec forces tortures les masques aux simulateurs marranes.

Beaucoup des exilés espagnols au Portugal rentrent chez eux, d'autres comme les Espinoza sont en quête d'un autre pays d'accueil. Ils sont attirés par les Provinces-Unies qui, après avoir bauté dehors les Espagnols, déclarent leur indépendance

et dans une constitution — première trop souvent oubliée — proclament la tolérance à l'égard des opinions religieuses.

Henri Méchoulan, dans *Être juif à Amsterdam au temps de Spinoza*, version condensée de son *Amsterdam au temps de Spinoza* (PUF, 1990) étudie sous toutes ses facettes, économiques, politiques et religieuses, la vie de ces « cryptojuifs » comme il les appelle... rejetant l'injure de « marrane ». Pleinement intégrés à la vie économique d'Amsterdam, devenue au 17^e siècle l'économie-monde, les juifs d'origine portugaise contribuent largement à son dynamisme.

Dans ce havre de tolérance appelé « Jérusalem hollandaise », les juifs ayant perdu depuis plusieurs générations le contact direct avec l'enseignement traditionnel, doivent réapprendre leur religion. Paradoxalement, si pour la majorité ce nouveau milieu favorise le retour à l'orthodoxie juive, chez une petite minorité dont fait partie Spinoza, il constitue un bouillon de culture d'hérésies.

Voilà le sujet du livre de Y. Yovel, professeur de philosophie à l'université hébraïque de Jérusalem, *Spinoza et autres hérétiques*. L'ouvrage se divise en deux parties, « Le marrane

de la raison » et « Les aventures de l'immanence » où est envisagée la postérité des quelques idées-forces spinoziennes.

Dans sa première partie, de loin la plus originale, la plus passionnante, l'auteur s'attache à montrer que le mode de vie des marranes, à cheval sur deux religions, les obligeait à simuler, à porter des masques pour cacher aux sbires de l'Inquisition leur foi judaïque secrète, se traduit en un mode d'expression, un style qu'il traque aussi bien dans les basses terres de la prostitution qu'est *La Célestine* que dans ce haut lieu de la connaissance, devenue « joie de connaître » qu'est *L'Éthique* de Spinoza. Dans des oeuvres aussi diamétralement opposées, leurs auteurs, tous les deux d'origine marrane, usent des mêmes registres de langage, des mêmes figures de style débouchant sur une véritable « rhétorique marrane » : langage à double entente, ironie, dichotomie entre l'être et le paraître, etc.

Le marranisme conçu ainsi comme un mode d'expression, comme « style », jette une nouvelle lumière sur la philosophie de Spinoza. Elle cesse alors d'être un aérolithe venu de nulle part. Fils d'un

marrane engagé activement dans la restauration de l'enseignement juif à Amsterdam, le jeune Baruch semblait plutôt bien ancré dans la religion juive. Justement, son excommunication (hérem) de la communauté juive, prononcée le 27 juillet 1656 vient comme un choc, parce que rien dans les attitudes du jeune homme ne l'annonçait.

Quelle est donc l'origine de l'hérésie soudaine de Spinoza ? Certains biographes ont désigné Juan de Prado comme cause de l'hérésie spinozienne. Ce dernier, marrane également, quitte en effet l'Espagne et arrive à Amsterdam en 1655. En contact tout de suite avec Spinoza, comme déjà avant lui Uriel da Costa, il refuse l'idée d'un seul peuple et partant celle de l'élection du peuple d'Israël substituant un dieu philosophique gouverné par la raison au traditionnel Dieu mosaïque.

Yovel montre de façon convaincante, que loin d'avoir causé l'hérésie spinozienne en une seule année, Juan de Prado ne fait que confirmer les propres doutes de Baruch actifs depuis longtemps mais cachés sous le masque marrane. Ne portait-il pas une bague sur laquelle fut gravé « caute » (avec précaution). Alors que Prado, velléitaire, après son ex-

communication cherche à rentrer au bercail juif, la rupture de Spinoza avec la religion de ses pères, de toute religion, est radicale et irrévocable.

La révolution opérée par Spinoza est époustouflante, toute notre modernité, d'une manière ou d'une autre, en découle. Le premier, il abolit le fossé entre un Dieu transcendant coupé de sa création en faisant de la nature la manifestation même de dieu, exprimé dans sa formule frappante *deus seu natura* (Dieu ou nature). Dans le style tout à fait marrane, loin de nier Dieu, il le cache sous le masque de la nature. Spinoza naturalise Dieu tout en sacrifiant la nature.

Yovel montre aussi bien que Spinoza est le premier à avoir forgé une conception du monde radicalement laïque laissant entrevoir la possibilité d'une citoyenneté juive qui ne découle pas nécessairement de l'adhésion à une religion.

La rigueur de la première partie cède la place aux grandes généralisations de la deuxième où Kant, Hegel, Marx, Nietzsche et Freud sont enrôlés de gré ou de force comme « fils spirituels » à cette aventure de l'immanence dont Spinoza a été le père.

CAHIER SPÉCIAL

MUSÉE DE LA CIVILISATION Le Saint Laurent

RÉSERVATIONS PUBLICITAIRES

842-9645

Date de tombée le 12 juin 1992

PARUTION
le 20 juin
DANS
LE DEVOIR

Le Musée de la civilisation de Québec présente à compter du 23 juin une exposition sur le fleuve Saint Laurent à laquelle LE DEVOIR s'associe en publiant un cahier spécial.

Le Saint Laurent, attention fragile est une exposition qui veut faire connaître le fleuve et faire prendre conscience de la nécessité de le protéger. Le cahier du DEVOIR qui servira de document d'accompagnement à l'exposition présentera ce géant et son environnement naturel, humain, industriel. On y traitera des principales questions environnementales qui l'affectent et des mesures à prendre (ou déjà prises) pour assurer la conservation d'un milieu de vie de qualité pour ses habitants.